

OPENFIELD
REVUE OUVERTE SUR LE PAYSAGE

N°5 • Géopolitique

juillet 2015

Table Of Contents

Openfield n°5 : Edito	3
Ici et maintenant	5
Trois panoramas de l'oubli	12
La zone tampon à Chypre	23
Wadi	38
The Lands of the Ring	45
Viande avec ou sans herbe ?	58
Espace public ?	65
Eclats de paysages	71

EDITORIAL

Openfield n°5 : Edito

GÉOPOLITIQUE

Pour ce cinquième numéro d'Openfield nous avons souhaité explorer la façon dont les paysages pouvaient être marqués, se modifier, se faire le témoin d'une situation politique particulière, actuelle ou passée.

L'envie de cette thématique est venue à la lecture de l'article Ici et maintenant publié par l'historienne Malika Rahal suite à l'assassinat d'Hervé Gourdel à l'automne 2014. Pour ouvrir ce numéro nous avons donc proposé à Malika Rahal de publier à nouveau ce récit...

JUILLET 2015

5

Géopolitique

Pour ce cinquième numéro d'Openfield nous avons souhaité explorer la façon dont les paysages pouvaient être marqués, se modifier, se faire le témoin d'une situation politique particulière, actuelle ou passée. L'envie de cette thématique est venue à la lecture de l'article *Ici et maintenant* publié par l'historienne Malika Rahal suite à l'assassinat d'Hervé Gourdel à l'automne 2014. L'auteur raconte comment une forêt,

un parc naturel, lieu de promenade et de sortie familiale est devenu à certains moments de l'histoire algérienne, le terrain d'action du conflit et de la violence, se refermant ainsi et à nouveau à toute fréquentation par la population locale.

Pour ouvrir ce numéro nous avons donc proposé à Malika Rahal de publier à nouveau ce récit.

Le paysage sans cesse se fait la marque de l'évolution politique des sociétés, il est des endroits où les traces de ces moments peu à peu s'effacent et qu'il faut savoir encore lire à l'heure de leur progressive disparition. Ainsi Baptiste Cogitore, journaliste, raconte trois moments de son voyage à travers l'Europe que l'on dit de l'Est, trois endroits ainsi façonnés par l'histoire européenne et que la lente dégradation fait progressivement glisser dans l'oubli.

Mélia Reiff propose de son côté une analyse et une réflexion sur la zone tampon à Chypre, cet espace intermédiaire entre la Grèce et la Turquie qui traverse l'île entière et la capitale Nicosie. De cet espace laissé vacant, devenu peu à peu un refuge pour la biodiversité, pourrait naître un projet riche et commun à l'heure d'une possible réunification.

Viennent ensuite deux récits. Celui de Jean-Baptiste Lestra sur les wadis à Haïfa en Israël, ces vallons, plis du territoire dans la ville, où vivent encore des communautés arabes et de réfugiés. C'est par le biais de trois films d'Amos Gitai qui a filmé ces lieux pendant 20 ans que l'auteur retrace l'histoire de ces wadis, "oubliettes du territoires".

Hugo Receveur raconte une expérience récente à Berlin : 24 h de dessin pour lui et 24 h d'écriture pour les 7 auteurs embarqués dans le Ring Bahn, le métro aérien qui fait le tour de la ville, réaffirmant ainsi à longueur de journée le cercle de la réunification.

Retour en France et sur la façon dont les politiques actuelles continuent d'influencer les paysages et les usages que nous en avons. Claude Janin fait le point sur les rapports qu'entretiennent la production de viande et la forme de nos paysages, à un moment où le débat sur l'alimentation prend une place essentielle dans la société.

Anais Jeunehomme raconte avec humeur et humour comment l'espace public perd peu à peu justement de sa vocation publique sous le coup des normes et des angoisses absurdes de la société.

Enfin et pour fermer ce numéro, nous avons souhaité présenter le travail de l'artiste Valérie du Chéné, qui dans le cadre d'une commande publique à Beaumont propose par la peinture de souligner les morceaux d'un paysage souterrain, les roches basaltiques issues du chantier, qui sous le nuancier de l'artiste s'habillent de vert buisson, de brun Labours et de bleu Tongting.

Bonne lecture,

Revue Openfield

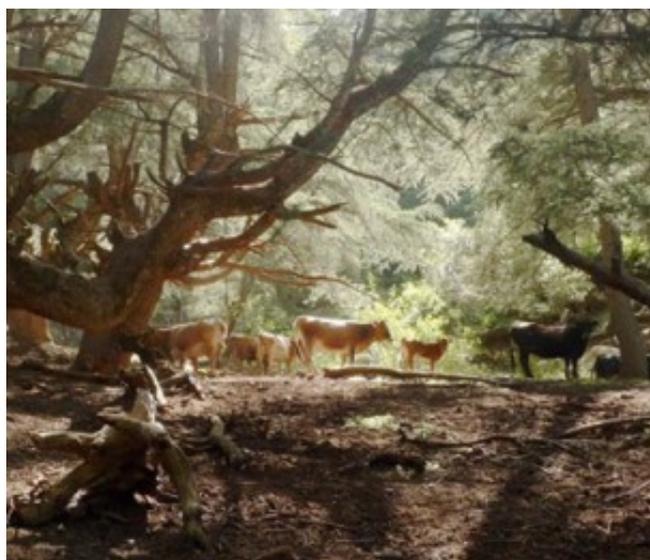
ESSAIS / RECHERCHES

Ici et maintenant

APRÈS L'ASSASSINAT D'HERVÉ GOURDEL

Ce texte publié sur le carnet en ligne Texture du Temps le 25/09/2015 a été écrit la nuit qui a suivi l'assassinat d'Hervé Gourdel. Il nous parle du Parc national du Djurdjura, près duquel a eu lieu l'enlèvement du randonneur, de cet endroit devenu le lieu d'une étrange compétition entre le tourisme et la violence depuis les années 1930.

Par Malika Rahal, JUILLET 2015



APRES L'ASSASSINAT D'HERVE GOURDEL

Ce texte a été publié le 25/09/2014 sur le carnet en ligne [Texture du Temps](#). Openfield a proposé à l'auteur Malika Rahal de le publier à nouveau dans le cadre de son numéro sur la géopolitique et le paysage.

[Voir l'article sur Texture du Temps](#)

Un randonneur, guide de montagne, Hervé Gourdel, a été kidnappé, puis décapité, par un groupe armé qui se revendique désormais d'un Da'ech de cauchemar. Son enlèvement a eu lieu au dessus de la forêt des Aït Ouavane, sous la ligne de crête, à proximité du Parc national du Djurdjura, lieu d'une étrange compétition entre le tourisme et la violence depuis les années 1930.

L'annonce de son enlèvement m'a rappelé une randonnée en montagne, dans ce même parc autour de la

station touristique de Tikjda, sous les cèdres et les pins noirs de l'Atlas en 2011. Il y avait à l'époque quelque chose d'un peu osé dans cette promenade, la sensation d'être un brin aventureux, car pour beaucoup de ceux qui avaient connu le parc national avant la guerre civile, l'appréhension était encore trop grande. On parlait de groupuscules terroristes encore actifs en Kabylie, et d'enlèvements crapuleux. Le weekend, des familles et des groupes montaient à la station pour l'après-midi, mais ne s'en éloignaient guère créant une zone d'étrange surpopulation au milieu des chalets ; la foule redescendait avant la nuit. À dix pas de là, la forêt était tranquille.

L'ami qui guidait cette découverte connaissait parfaitement les lieux, et nous sommes restés dans des zones sûres. Mais il se souvenait très bien, quelques années auparavant alors qu'il randonnait sous les arbres, d'avoir trouvé un homme armé dormant roulé dans son sac de couchage, son arme à ses côtés ; il s'était alors esquivé sans bruit. Il se souvenait aussi, durant la Décennie noire que le parc avait été entièrement fermé aux touristes. Pour la randonnée, il avait fallu se rabattre sur un autre massif, mais là aussi les possibilités de marcher se réduisaient comme peau de chagrin. Le terrorisme avait cette façon de limiter l'espace des gens, de leur interdire progressivement des lieux qui étaient les leurs, lieux de vie ou de plaisir, lieux d'activités collectives et de travail.

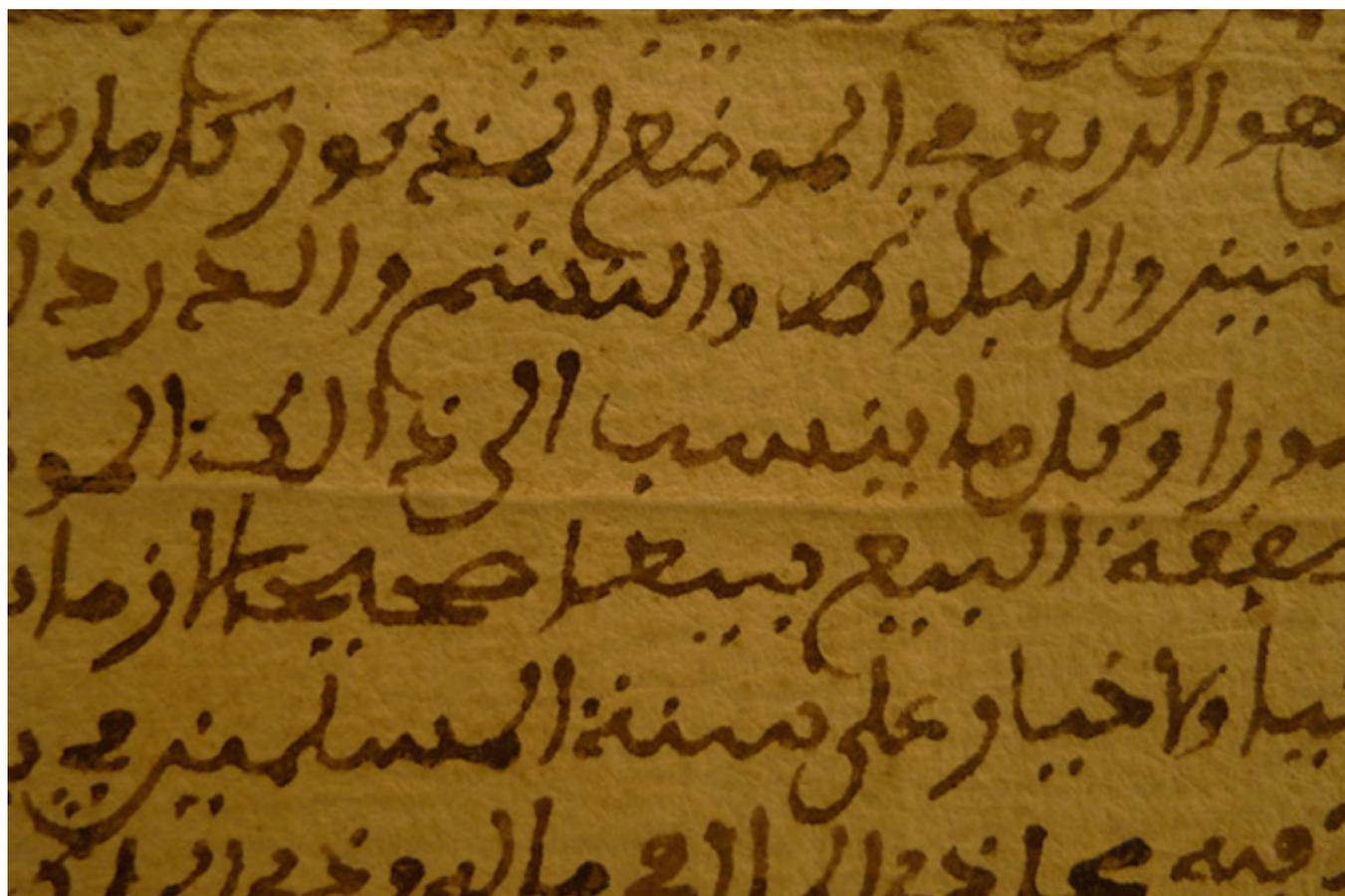
Mais en 2011, les alentours de la station étaient sûrs, et nous avons marché sans crainte.



Parc national du Djurdjura, mai 2011 ©Malika Rahal

Les traces des guerres d'avant étaient partout au milieu d'un paysage féérique: fioles d'eau de vie des rations de l'armée française dans les sous-bois, qui témoignaient de l'intensité de la présence militaire durant la guerre d'indépendance ; et plus frappantes, parce que fréquentes, ces boîtes de conserves de l'ANP, l'Armée nationale populaire, dont les dates de péremption témoignaient qu'elles dataient toutes de la Décennie noire, de la guerre civile des années 1990 et que l'on trouvait presque à chaque pas.

Tikjda a été un lieu de tourisme et de randonnée prisé à partir des années 1930, durant la colonisation française. Les Européens s'y rendaient pour faire du ski ou de la randonnée, et des chalets se sont construits. Les traces du local du Club Alpin Français sont encore visibles entre les arbres. Autour, les forêts domaniales de cèdres et de pins avaient été constituées à partir de terres spoliées au 19^e siècle. Les paysans luttèrent pied à pied contre l'administration, des années durant pour conserver leurs terres, les archives nationales en révèlent les traces.¹ L'administration française expropriait encore à tour de bras dans les années 1930 pour constituer le parc naturel du Djurdjura, puis pour créer la station estivale de Tikjda dans les années 1950. Ici comme ailleurs, les paysans spoliés ont dû rêver en 1962 que la révolution leur rendrait leurs terres. Mais aucun État sérieux ne rend jamais la forêt domaniale, symbole de souveraineté, quand bien même il est révolutionnaire.



Détail d'un acte de propriété remis à l'administration pour empêcher (en vain) le séquestre d'une terre forestière du Bou Djurdjura, Archives nationales d'Algérie ©Malika Rahal

Contrairement à la rhétorique de 1962 « année zéro », la continuité de l'État a donc prévalu, et les forêts propriétés de l'État français sont passées aux mains de l'État algérien tout frais émoulu de la révolution. Le premier parc national algérien y a été créé en 1983, aboutissement du développement du tourisme national à l'époque du président Houari Boumediène. Un Autrichien, Winfried Müller, alias Si Mustapha Müller, ancien combattant de l'ALN est connu pour avoir été l'artisan du parc, et le premier promoteur de la défense de l'environnement. À lui seul, Mustapha Müller mériterait un ouvrage. On raconte qu'il avait fui un camp de concentration en Autriche durant la Seconde Guerre mondiale ; qu'il avait rallié le Front de l'est et les forces soviétiques, que durant la guerre de libération il avait rencontré des représentants du FLN et avait rejoint l'ALN. On raconte aussi qu'il était proche de Boumediène, et que

leurs liens remontaient à la guerre. La plupart des gardes forestiers du parc ont été formés par lui.

Parce qu'elle est à seulement 150 km d'Alger, Tikjda est très présente dans les souvenirs des habitants de la capitale. Pour bien des gens, elle est synonyme de vacances en famille, à l'époque où l'on faisait du camping sauvage, quand les groupes de jeunesse organisaient des camps de vacances. On entend régulièrement dans ces souvenirs la découverte et l'appropriation d'un territoire désormais national, de ses plages, montagnes, forêts et désert, dans les années qui suivent l'indépendance, en même temps que l'émergence d'une classe moyenne, même modeste, susceptible de profiter des installations hôtelières nouvelles construites durant la période Boumediene.

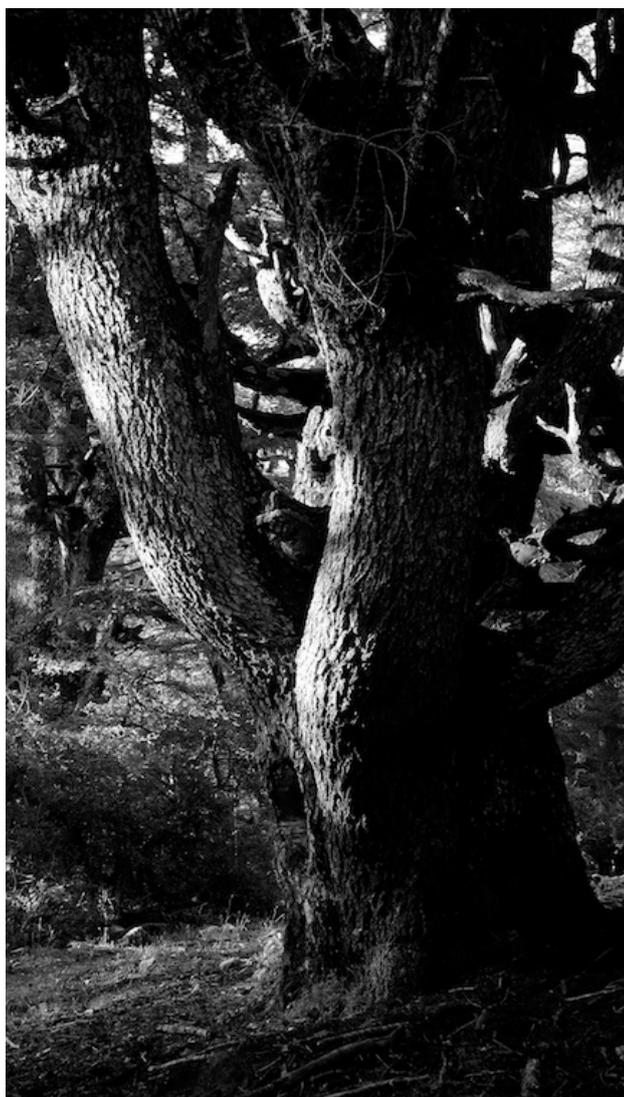


Parc national du Djurdjura, mai 2011 ©Malika Rahal

Durant la Décennie noire, le parc, la forêt, la haute montagne représentaient le *rough terrain*, le terrain hostile idéal pour mener une guérilla. Au cœur de la station, l'hôtel fut occupé par un groupe armé d'une poignée d'hommes. La stratégie de reconquête par l'armée est difficile à établir, même si les traces d'une présence militaire intense sont partout. L'armée, dit-on, aurait échoué à déloger les terroristes de la station et aurait finalement joué des rivalités locales pour reprendre le dessus ; des pans entiers de la forêt auraient été détruits pour ôter toute protection aux groupes armés ; un vaste incendie en 1998 aurait détruit des cèdres centenaires, et pour certains, il se serait agi pour l'armée d'enfumer les terroristes. De fait en 2011, de vastes zones déforestées dans le sud-est du parc étaient visibles, les arbres coupés au niveau du sol, étayant l'idée qu'il avait fallu priver les groupes armés de tout refuge. Nul doute en tout cas que la forêt, le sol, les arbres eux-mêmes portent les stigmates de la guerre civile, et qu'ils ont une histoire à raconter et, tels une archive, nous aiderait à comprendre ce qui s'est réellement passé durant ces années.²

Un témoin algérois m'a raconté le retour en Algérie, dans les années 2000, de sa fille partie à l'étranger durant la guerre alors qu'elle était encore adolescente. La jeune femme avait absolument tenu à voir à

Tikdja, lieu de moments heureux de son enfance. Son père l'avait prévenue, tenté de la dissuader : elle serait déçue, la forêt n'était plus ce qu'elle était. Rien n'y a fait, il fallait qu'elle voie. En voiture, sur la route, il a pris le dernier virage avec appréhension, avant de s'arrêter en contrebas pour contempler le parc de loin. À côté de lui, face à la forêt dévastée par la guerre, sa fille n'était que frissons et sanglots. Il n'oublierait jamais ce moment. Le corps de la forêt, lieu du loisir et du plaisir collectif à être ensemble, à se forger entre-soi autour d'un idéal, socialiste peut-être, de modernisation, qui incluait la découverte et la pratique récréative et sportive de l'espace et du territoire fonctionnait comme une métaphore du corps collectif profondément blessé par la guerre civile. Ce qui semble bien avoir freiné le retour des touristes, c'était l'inquiétude sécuritaire, et la difficulté à croire que la région était sûre ; c'était aussi, au moins un temps, la douleur de contempler dans le paysage le miroir des ravages que la guerre avait infligés à ce "nous".



Parc national du Djurdjura, mai 2011 ©Malika Rahal

Dans les deux dernières années, cependant, j'ai senti durant mes séjours en Algérie, renaître timidement, doucement, le plaisir à être ensemble, à organiser de la vie collective et à la faire connaître. (Il y a bien sûr toujours eu de la vie collective, mais au sortir de la guerre, l'envie et la fierté du collectif étaient plus difficiles à percevoir). Comme si la société sortait enfin de la sortie-de-guerre, de la sidération provoquée par la guerre civile. Et parmi les signes de la fin de la sidération, la multiplication des groupes de

randonneurs, qui n'étaient plus désormais composés seulement d'aventuriers-têtes-brûlées, mais aussi de groupes familiaux qui allaient passer un moment agréable durant la weekend, faire du sport, penser à leur bien-être. On s'est passé le numéro de téléphone de l'hôtel de Tikjda, d'abord avec un peu d'incrédulité, puis avec plus de naturel. J'ai vu au café de l'hôtel de rares clients faire la morale à un serveur nonchalant et approximatif : il fallait être exigeant avec le service, les tasses à café devaient être plus propres ; que diantre, il fallait montrer un peu d'enthousiasme si on voulait que les gens reviennent ! Dans cet étrange paternalisme, il y avait un désir perceptible de se sortir du marasme, de l'impossible vie normale, de l'impossible vie commune. Tikjda a été pour moi l'un des baromètres de la vie collective, de la disparition progressive de la crainte, de la renaissance de l'envie d'être ensemble.

Depuis 2012, l'on célèbre quotidiennement le vingtième anniversaire des morts de la guerre civile, et leurs noms s'égrainent. Dimanche dernier, jour où l'on a annoncé l'enlèvement d'Hervé Gourdel, c'était le tour de l'économiste oranais Abderrahmane Fardeheb. Point de commémorations officielles, les lois d'amnistie et de Concorde civile ont rendu difficile l'évocation de la tragédie collective, mais des commémorations informelles, associatives, familiales, individuelles, électroniques qui sont partout, et dénoncent toujours le silence des autorités.

C'est dans cette temporalité là, de lutte pour la commémoration et pour les mots, qu'intervient l'assassinat d'Hervé Gourdel, et ses bourreaux le savent bien. C'est aussi dans ce lieu là, où la projection de soi collectivement est si forte, où le rêve d'une Algérie indépendante a pris pour tant de gens des formes si simples et si concrètes qu'elle a été perpétrée. Le geste et la vidéo, destinée à terroriser, réactivent des souvenirs encore trop proches, un traumatisme qui commencent à peine à être mis en mots ; ils interdisent de nouveau des lieux collectifs que l'on se réappropriait avec une lenteur pénible. L'angoisse n'est pas si loin qu'elle ne puisse se réinstaller, les bourreaux le savent. Depuis hier, le temps est suspendu.

Il va nous falloir beaucoup de mots pour ne pas laisser la sidération nous reprendre. Et des promenades en forêt. Il nous faut des promenades en forêt et des randonnées en montagne.



Parc national du Djurdjura, mai 2011 ©Malika Rahal

ESSAIS / RECHERCHES

Trois panoramas de l'oubli

Il arrive que certains espaces n'aient plus qu'une existence verbale : ils n'existent plus en tant que tels, mais on continue à les nommer comme s'ils étaient toujours là. Ce qui provoque parfois un étrange sentiment de nostalgie, ou trahit une vision anachronique du réel. Ainsi de « l'Europe de l'Est », un continent disparu comme toute une toponymie coloniale désuète : Afrique occidentale française, Indochine ou Indes orientales...

Par Baptiste Cogitore, JUILLET 2015



« Alors arrive que les paysages s'éteignent, que les identités se diluent et s'estompent, que les objets soient désertés par leur valeur d'usage. »

Bertrand Belin, *Requin*

Il arrive que certains espaces n'aient plus qu'une existence verbale : ils n'existent plus en tant que tels, mais on continue à les nommer comme s'ils étaient toujours là. Ce qui provoque parfois un étrange sentiment de nostalgie, ou trahit une vision anachronique du réel. Ainsi de « l'Europe de l'Est », un continent disparu comme toute une toponymie coloniale désuète : Afrique occidentale française, Indochine ou Indes orientales. Une manière de réduire le réel à une image d'Épinal sans se l'avouer. D'entretenir un rapport de supériorité (disons, un rapport colonial) tantôt inconscient, tantôt volontaire.

Demandez à un Slovène où commence « l'Europe de l'Est », il vous répondra sans doute en Croatie, car Ljubljana, quoique slave, a toujours été profondément européenne. Un Croate vous dira que l'Est se trouve en Serbie, car Zagreb est le Berlin des Balkans. Un Serbe désignera sans doute la Bosnie musulmane : en 1389, les armées serbes et leurs alliés n'ont-elles pas protégé la chrétienté en s'opposant aux mahométans venus de l'Est lors de la bataille du Champ des Merles ? Les Bosniaques vous répondront que l'Est est plus à l'Est que Sarajevo, joyau de l'empire austro-hongrois d'où est malheureusement parti, lors d'une belle journée de juin 1914, un regrettable coup de feu qui allait embraser l'Europe.

La plupart des peuples rejettent l'Est le plus loin possible, comme si ce point cardinal cristallisait en lui une multitude de vices cachés : pauvreté, corruption, collaboration, compromissions, violences et cruauté. Cette tendance à repousser l'Est le plus loin possible produit une autre constante : la constitution d'une amnésie collective et l'impact de véritables politiques de l'oubli ou de contorsionnisme historique : nous avons toujours été européens, même sous occupation (ou influence) étrangère plus ou moins barbare. Hongrois, Bulgares, Slovènes, Serbes ou Ukrainiens, nous n'avons jamais été à l'Est : au centre, tout au plus (l'Europe centrale). Lettons, Lituanais, Estoniens : nous sommes le Nord, pas l'Est, etc. Le géographe s'y perd. Le géopoliticien et l'historien s'adaptent.

Mais l'amnésie et la mnémophobie n'empêchent pas les paysages où surgit malgré tout l'anamnèse de faire mémoire, de garder des traces visibles qui attestent qu'un passé a eu lieu, n'en déplaise aux négationnistes de tout poil.

I

Octobre 2014, à quelques dizaines de kilomètres au sud de Prague : le village de Mirovice. Perdu au milieu de champs que retournent des cultivateurs tchèques, quelques dizaines de maisons constituent un village banal de Bohême. Sans Histoire, apparemment. Pourtant, dans le cimetière de Mirovice, se trouve une stèle noire aux lettres claires portant le nom de victimes enterrées là dans les années quarante. Des enfants tsiganes, morts du typhus, apparemment. Le maire a menacé de porter plainte quand des descendants de survivants roms de la guerre ont fait poser la stèle faisant mention de « génocide » dans le « camp de concentration de Lety » d'où venaient les jeunes victimes inhumées à Mirovice. Stèle pour le moins dérangeante. Inconvenante, disons, aux yeux de l'édile du village.

Quelques kilomètres plus loin, au bord d'une route de campagne et au milieu d'autres champs et de forêts, on s'arrête au bord d'un portail vert, fermé. Derrière la grille de l'ancienne ferme d'État privatisée de Lety dans les années 1990, on entend grogner des porcs. Dans la bonne dizaine de hangars gris disposés en ordre concentrationnaire, ils engraisser. De la porcherie de Lety, il en sort 12 à 13 000 chaque année. Parfois plus, parfois moins. Ça dépend du marché et de ses fluctuations. L'entreprise serait un « poumon économique de la région », selon un média du pays. Un poumon qui pue. S'il n'y avait pas deux voitures garées devant la porcherie, on pourrait même imaginer que les grognements porcins qui parviennent jusqu'à nous — et l'odeur — attestent une seule présence : animale.

Les porcs sont sans mémoire. Ils avalent tout, engloutissent tout et disparaissent. Sur le site de la porcherie de Lety se trouvait entre 1940 et 1943 un camp de concentration pour Roms tchèques. Un nobliau y fit d'abord travailler des déportés juifs — surtout des intellectuels, apparemment, qui ne convenaient pas tout à fait aux travaux exigés —, avant de les remplacer par des prisonniers roms, plus durs à la tâche. Au total, 1 308 Tsiganes y furent internés, et quelque 300 personnes y périrent — surtout

des enfants, déportés avec leurs parents. Les autres furent transférés dans les sites d'extermination nazis, en Pologne. Dans les années 1970, on établit sur les ruines du camp cette ferme collective pour l'élevage porcin. Depuis, une association pour la défense de la mémoire des victimes roms a réussi à faire installer un mémorial à côté du site agricole, mais pas à faire déplacer les porcs. Selon le président de cette association, ?en?k R?ži?ka, il y aurait encore des restes humains sous les fondations des bâtiments dans lesquels mangent et défèquent les bêtes. L'autre camp de concentration pour Roms en actuelle République tchèque (Hodonin) a quant à lui été transformé en parc aquatique et centre de vacances, avant d'être racheté et transformé en lieu de mémoire en 2009.

Pour l'heure, quelques visiteurs arpentent le petit mémorial de Lety, où le ministère de la culture tchèque entretient deux reconstitutions de baraques en bois et une pelouse du souvenir, bien soignée. Ils étaient environ 12 000 à venir sur le lieu en 2012, selon l'État. Le paysage ne convient pas pour autant à ?en?k, qui continue à s'indigner : comment peut-on laisser cette porcherie à quelques dizaines de mètres de là, sur le site même de l'ancien camp ? « Nous sommes des Roms, donc on peut bien nous humilier. Tout le monde s'en moque ! », dit-il en somme. ?en?k aimerait que l'État finance la relocalisation de la porcherie et transfère le mémorial sur son site d'origine. Les actionnaires de l'exploitation affirment quant à eux avoir donné leur accord, mais refusent d'assumer le coût de telles opérations. Bref, pour tout le monde, l'existence du mémorial voisin a permis de désamorcer le conflit : l'incident est clos. On a fait mémoire.





Images©baptistecogitore

II

Quelques mois plus tôt, au milieu de la Bulgarie. Dans le pays, une centaine de monuments à l'abandon subsistent d'une époque que beaucoup préféreraient oublier. Il existe bien, à Sofia, un parc mémoriel où l'on a entreposé la plupart des statues colossales au réalisme soviétique pour le moins massif, qui se trouvaient disséminées dans la capitale. Comme à Budapest ou Druskininkai (Lituanie), on peut visiter ce musée de plein air où des Lénine, Marx et Engels de pierre et de bronze attendent les visiteurs amusés par une telle grandiloquence, désormais vaine. Les colosses du communisme ont donc été remisés à peu près partout, remplacés par des affiches de grandes entreprises mondialisées — même en Biélorussie, où le parti communiste de Loukachenko reste l'unique dépositaire du pouvoir, on croise davantage de publicités pour Starbucks que de monuments à la gloire de l'Armée rouge. Et il n'y a guère qu'en Transnistrie ou dans certaines petites villes de Russie qu'on peut encore trouver des Lénine sur leur socle, montrant désormais davantage les affres du passé qu'un quelconque avenir radieux.

Mais ces statues communistes bulgares, même immenses, sont toujours plus faciles à déboulonner que des édifices entiers. Ainsi à Buzludzha, dans les hauteurs de la ville de Kazanlak, au milieu du pays, une formidable soucoupe grise de béton attend des jours meilleurs. Il s'agit de l'ancien siège du parti communiste bulgare, érigé en 1981 au sommet d'une montagne où se déroula la bataille décisive des

partisans bulgares contre les Turcs, en 1877 : c'est aussi là que fut fondé le parti socialiste bulgare, quelques années plus tard. Buzludzha se réfère surtout à ce moment fondateur, mais sa place dans le paysage s'inscrit dans ce double héritage historique.

Le chantier dura sept ans. Il fut financé par souscription populaire, une fois adopté le projet de l'architecte Georgi Stoilov, maire de Sofia pendant dix ans et membre du parti communiste. Outre la salle de conférence de 500 mètres carrés qui occupe le cœur de la soucoupe en béton, le monument est flanqué d'un pylône de 70 mètres de haut et percé d'une étoile en verre de rubis. Coût total du chantier : 16 millions de leva (8 millions d'euros si l'on tient compte du taux de change actuel). Le génie militaire fut associé au projet pour couler du béton, et la plupart des ouvriers du pays versèrent leur écot pour faire surgir de terre un monument qui rendrait gloire aux fondateurs du communisme bulgare. Des artistes soutenus par le régime contribuèrent à la décoration des salles : mosaïques, bas-reliefs et sculptures en grand nombre, dans la grande salle comme dans les halls et couloirs. Après l'inauguration du site, les visiteurs y montèrent lors de visites organisées par le parti, ou spontanément, par curiosité. De larges parkings aujourd'hui troués d'herbe permettaient aux cars affrétés par les comités d'entreprise de déposer les touristes.

Mais en 1991, avec le changement de régime, l'État bulgare souhaitant montrer qu'il entrait de plain pied dans une ère de démocratie et de prospérité, abandonna le monument qui fut rapidement vandalisé et pillé : petit à petit, les plaques en cuivre du toit furent démontées clandestinement pour être revendues, sans que la police n'y prête beaucoup d'attention. La plupart des mosaïques partirent morceaux après morceaux, et le verre de rubis fut réduit en miettes. Un temps, on put lire sur le fronton de l'entrée principale, officiellement fermée : « Forget your past », tagué à la bombe. Peut-être un clin d'oeil au premier couplet de L'Internationale, écrit en lettres de béton sur les murs du monument : « Du passé, faisons table rase »... ?

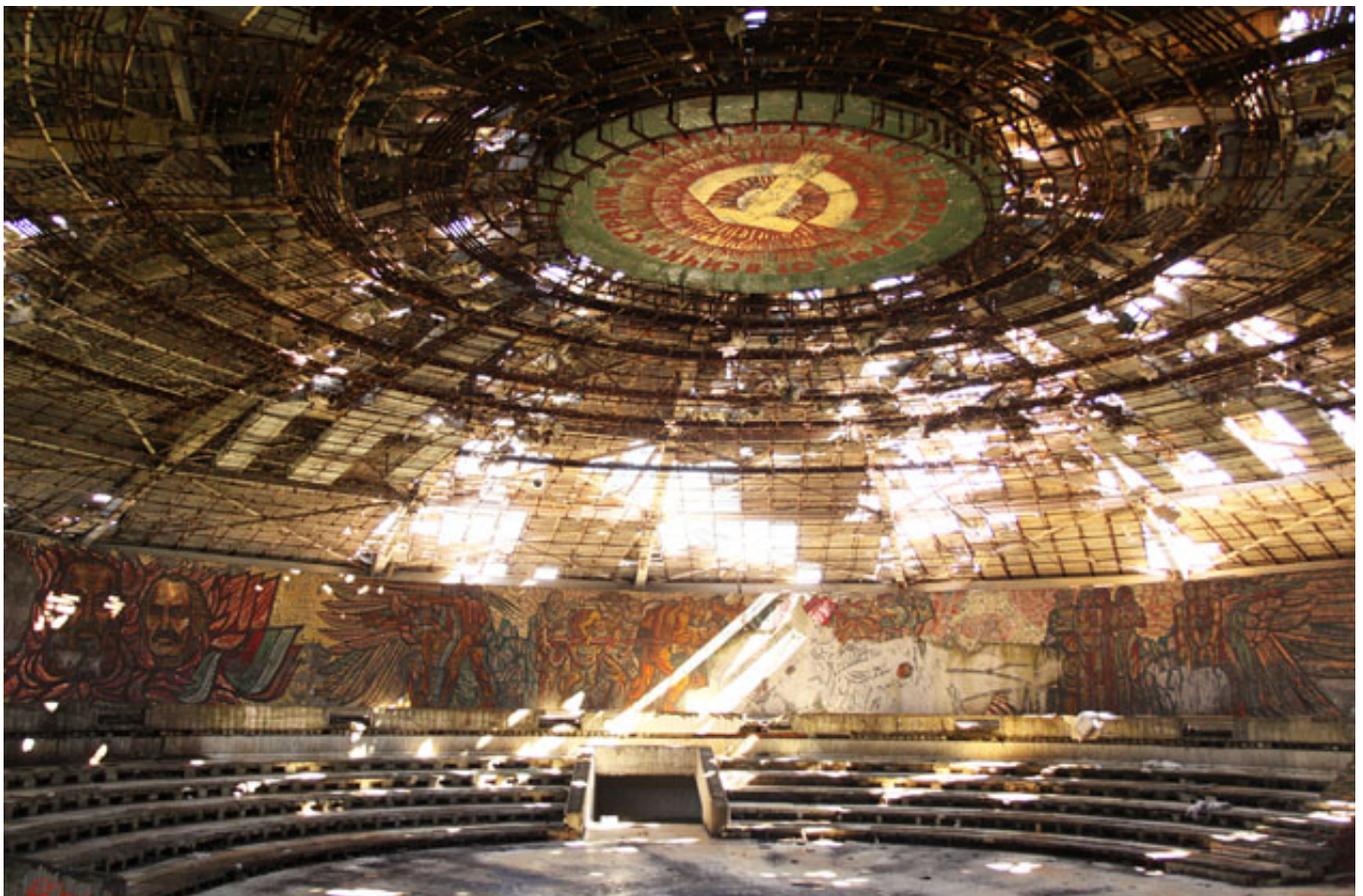
Politiquement, Buzludzha est devenu un alibi, un « ailleurs » panoramique. Cette silhouette au sommet des montagnes fonctionne comme un « autrefois » historique. Ce lointain mémoriel est la trace, le vestige d'une autre époque, d'une ère révolue. Un alibi en béton qui concentre dans sa forme la démesure folle d'un régime qui se voulait éternel. Un mémorial que beaucoup voudraient aujourd'hui oublier.

Buzludzha est devenu le lieu privilégié de jeunes squatteurs qui y montent boire des bières et faire du feu, si l'on se fie aux vestiges de leurs ripailles qui traînent ça et là. Surtout, des touristes continuent à y venir, se faufilant dans un petit trou pratiqué dans l'un des murs, qui rejoint les couloirs menant à la grande salle. Le lieu revient sur l'Internet comme un site célèbre des monuments à l'abandon les plus impressionnants au monde, ainsi que dans des ouvrages de photographie, au même titre que les ruines de Detroit, l'ancien site olympique de Sarajevo ou la ville irradiée de Prypiat. Les Bulgares surnomment l'édifice « l'OVNI ». Comme le dit Dancho Danchev, le directeur du site mémoriel de Shipka-Buzludzha, l'OVNI est devenu une « allégorie de la ruine et de l'abandon ».

Une allégorie de béton armé prévue pour durer « mille ans au moins », selon Georgi Stoilov, un vieil homme assis derrière un bureau encombré de plans d'architectures passées. Dans son cabinet, à Sofia, un modèle réduit de Buzludzha grand comme le poing lui sert de presse-papiers. Stoilov n'est retourné qu'une seule fois dans l'OVNI, il y a quelques années. Il aimerait aujourd'hui reprendre du service et créer un « Panthéon national des Grands Bulgares ». Transformer l'idée d'un édifice à la gloire du parti en mémorial aux héros de la nation. Un investisseur avait imaginé transformé le site en restaurant panoramique. À 1 400 mètres d'altitude, derrière un plat de chuchki burek et un yaourt épais comme on n'en trouve qu'en Bulgarie, l'hypothétique client attablé jouirait d'une vue incroyable : vers le nord, le regard porte jusqu'en Roumanie, au-delà du Danube. Au pied de l'autre versant du Balkan gît Kazanlak, ville fort laide d'environ 50 000 habitants qui ne présente à peu près aucun intérêt touristique, mise à part l'admirable maison d'un cultivateur de roses du XIXe siècle, transformée un temps en station de lavage de

voitures. Mais le restaurant ne verra sans doute jamais le jour. L'État a confié la charge de Buzludzha au Parti socialiste bulgare, héritier politique du parti communiste. Mais comme aucun contrat n'a été signé, c'est toujours le pays qui doit gérer le monument. Le détruire coûterait sans doute aussi cher que le reconstruire. Alors mieux vaut pour tout le monde attendre que le gel fende le monument un peu plus à chaque hiver, et que les ferrailleurs continuent à venir se servir. Mais il faudra du temps avant que toute trace du passé communiste ne disparaisse complètement : le béton armé résiste fort bien à l'oubli.





Images©baptistecogitore

III

Mieux que les vieilles pierres. Celles des villages saxons de Roumanie se sont effritées avec le temps. Les Saxons, ces colons venus d'Allemagne au Moyen-Âge firent souche en Transylvanie : d'abord catholiques (beaucoup devinrent luthériens après la Réforme), ils s'installèrent dans une région orthodoxe, apportant avec eux leurs retables et leurs églises à l'influence plus rhénane que les icônes byzantines et les plans en croix grecque des églises qui se trouvaient dans ces montagnes au nord du pays.

De langue allemande, ils cohabitaient avec les roumanophones, commerçaient avec eux. À l'origine, il s'agissait de chevaliers teutoniques chargés de protéger les marches méridionales du Saint-Empire germanique — encore une fois, contre le péril oriental turc. Puis ils fortifièrent des villes à la double toponymie : Hermannstadt (Sibiu), Kronstadt (Brasov), Klausenburg (Kluj) ou encore Schässburg (Sighisoara).

Les Saxons de Transylvanie vécurent sous le statut de peuple minoritaire au sein de l'Empire austro-hongrois, tentant de maintenir la région dans le giron de la Roumanie plutôt que du royaume de Hongrie, que la Transylvanie attirait. La Seconde Guerre mondiale précipita leur disparition : sous l'influence du parti nazi local, attisée par la propagande du Reich, la plupart des jeunes Saxons se rallièrent aux Waffen-SS ou à la Wehrmacht plutôt que de servir dans l'armée roumaine du fasciste Ion Antonescu, allié d'Hitler. Ils combattirent surtout en Russie, avant que la Roumanie ne se retourne contre l'Allemagne en août 1944, une fois Antonescu destitué par décret royal. Les troupes allemandes aidèrent au retrait des civils saxons, par peur des représailles de l'Armée rouge, au côté de laquelle s'étaient désormais engagées les troupes roumaines. On estime que 100 000 Saxons partirent pour l'Allemagne devant l'avance des Soviétiques. 80 000 d'entre eux furent ensuite expédiés en Sibérie pour collaboration avec l'ennemi, et les expropriations furent nombreuses. Ceaucescu encouragea l'émigration des Saxons en monnayant leur départ, au prix des études qu'ils auraient pu faire en Roumanie mais qu'ils devaient désormais poursuivre en Allemagne. Puis le régime repeupla d'anciens villages saxons avec des populations roms, sédentarisées de force.

Il reste aujourd'hui 80 000 Saxons en Transylvanie, alors qu'ils étaient 235 000 au début du XXe siècle, selon un recensement austro-hongrois datant de 1910. Le maire de Sibiu, Klaus Johannis, le nouveau président roumain élu en novembre 2014, fait partie de cette communauté en grande partie disparue. Une centaine de villages saxons de Transylvanie sont aujourd'hui abandonnés. Des milliers de Saxons ayant migré en Allemagne reviennent aussi finir leur vie en Roumanie, une fois à la retraite, ou achètent une résidence secondaire non loin de leur village d'enfance.

L'artiste roumain Tara (von Neudorf) a de lointaines origines saxonnnes. Il a décidé de sauver la mémoire de cette minorité en restaurant l'église luthérienne d'un village près de Sibiu : Engelthal. La vallée des anges. Une variante de la toponymie en a fait « Engenthal », la vallée étroite. De ce bourg où vivaient autrefois une centaine de familles, il ne reste quasiment rien, sinon quelques vieilles croix dans un cimetière, les ruines de l'église orthodoxe et la chapelle luthérienne, un peu branlante mais toujours debout. Au bout du vallon, Tara a fait reconstruire une petite maison : c'est là qu'il se retire quand sa vie d'urbain (il vit d'ordinaire à Sibiu) le pousse à chercher le calme d'une nature loin de tout axe de communication. Il n'y a plus de route qui mène à Engelthal : on y arrive soit par un sentier qui descend

par des chaumes où l'on a tôt fait de se perdre. Soit par une forêt très dense où poussent de drues prairies d'orties. L'accès en véhicule tout terrain est à peu près possible l'été, mais la boue et la neige rendent absolument impraticable la sente à l'automne et à l'hiver. C'est un coin où la nature reprend ses droits : le chant des oiseaux plonge le lieu dans un calme absolu. Des arbres ont poussé dans l'église orthodoxe. Tara dit avoir vu un jour des traces d'ours dans la boue, mais on a du mal à dire s'il veut simplement nous impressionner ou s'il dit vrai.

Ici l'oubli se déploie dans un panorama apaisé : on imaginait un village en ruines comme celui d'Oradour, avec des pans de maison et des façades crevées, béantes. Une destruction brutale, guerrière, violente. Pas du tout : à part le cimetière, la ruine de l'église orthodoxe, la chapelle luthérienne et la maisonnette de Tara, il ne reste rigoureusement aucune trace de l'existence de la communauté. À peine distingue-t-on, par la forme de la végétation, les fondations de quelques demeures disparues. Tout au plus la prairie s'enfle de quelques buttes, de quelques creux dont on remarque à peine le relief. Les derniers habitants du hameau sont partis ces quatre dernières années. Tara nous raconte que devant la chapelle se trouvait la maison communautaire protestante. Mais le dernier habitant d'Engelthal, rendu fou de solitude et d'alcool, y mit le feu avant de se suicider. Quant au berger qui fait pâître d'invisibles moutons dont on entend seulement le tintement de cloches, lui aussi va quitter le vallon. Il n'en peut plus.

Le projet de Tara consiste à peindre des fresques et des retables sur les murs et le plafond de l'église. Des peintures qui raconteraient l'histoire de la disparition des Saxons de Transylvanie tout en s'inspirant d'autels anciens de leurs églises. Sa « survie » dans un village fantôme est aussi une performance artistique : Tara s'est construit un personnage, entre le chasseur-cueilleur rural et le clubeur citadin. Sa maison est une extension de son expression artistique : à l'entrée, c'est un portrait à l'envers, tête en bas, de Ceaucescu qui nous accueille, petit sourire en coin. Dans son jardin, à côté d'un puits dont il tire une eau rendue terreuse à cause des dernières pluies, il a érigé une potence, surmontée généralement d'un crâne ou d'un corbeau mort. Sa terrasse en bois brut s'avance vers la prairie comme une sorte de plongeoir au-dessus des herbes hautes. Il aimerait creuser un bassin pour y nager nu, au milieu des prés.

La nuit tombe et Tara nous offre l'hospitalité dans la chapelle. Dehors, le feu allumé pour la veillée s'éteint lentement. L'obscurité nous enveloppe comme elle enveloppe aussi le vallon. Engelthal se dissout, s'efface un peu plus. Une nuit d'herbes qui recouvre tout, et des rêves d'orties. Avec le sommeil avance l'oubli. Comme si l'Histoire n'avait jamais eu lieu, ou sous la seule forme d'un cauchemar dont la démangeaison, avec le temps, s'apaiserait.



Images©baptistecogitore

PROJETS / ETUDES

La zone tampon à Chypre

D'UNE BLESSURE QUI PRÉSERVE VERS UNE CICATRICE QUI UNIT

L'île de Chypre fût de tous temps un territoire très convoité, de par sa localisation stratégique en Méditerranée à l'articulation entre Orient et Occident. Ses paysages sont riches de cette histoire mouvementée, qui y a laissé ses traces, et ce jusqu'à très récemment.

Par Mélia Reiff, JUILLET 2015



D'UNE BLESSURE QUI PRÉSERVE VERS UNE CICATRICE QUI UNIT

L'île de Chypre a été de tous temps un territoire très convoité, de par sa localisation stratégique en Méditerranée à l'articulation entre Orient et Occident. Ses paysages sont riches de cette histoire mouvementée, qui y a laissé ses traces, et ce jusqu'à très récemment.

Je vous propose ici de nous intéresser à la période contemporaine de l'histoire de Chypre, plus particulièrement à la dernière invasion dont elle a fait l'objet en 1974 et qui a abouti à sa division. Cette invasion a eu pour conséquence l'apparition sur l'île d'un territoire étonnant, la zone tampon, qui va faire plus particulièrement l'objet de cet article.

Le sujet de Chypre m'intéresse depuis longtemps, et cela de par mes origines : issue d'une famille franco-chypriote, j'ai grandi avec cette double culture, mais aussi avec une conscience forte de cette période de l'histoire. C'est pourquoi en 2008 j'ai choisi de m'intéresser à cette zone qui divise l'île par le biais de mon diplôme de fin d'études à l'École Nationale Supérieure du Paysage (1).

Cet article est basé sur les recherches et réflexions menées à cette occasion, auxquelles j'apporte aujourd'hui un regard différent, de par le recul qu'a pu me donner l'exercice de ma profession. Il est intéressant de noter qu'au jour où j'écris ces lignes, la situation politique à Chypre semble en bonne voie d'évolution : l'élection en avril 2015 d'un nouveau dirigeant chypriote turc dans la partie occupée de l'île, Mustafa Akinci, a entraîné la reprise des pourparlers en vue d'une réunification.

Une île et sa capitale divisées

Une crise géopolitique entraîne la division de l'île

Durant l'été 1974, suite à une tentative de coup d'état de la Dictature des Colonels Grecs pour prendre le pouvoir à Chypre, l'armée turque lance l'invasion de l'île depuis le Nord.

Elle atteint rapidement Nicosie, la capitale, et divise l'île en deux, entraînant d'importants mouvements de population. Depuis, le peuple chypriote est scindé en deux communautés, chypriote grecque et chypriote turque qui vivent séparées, chacune dans une partie de l'île.

Ce sont les lignes de cessez-le-feu des combats qui délimitèrent les deux parties de l'île, Chypre occupée au nord et Chypre libre au sud. Entre ces lignes, un territoire se dessine : une bande de terre d'une longueur de 180 km, de largeur variable.

Cette zone démilitarisée est alors confiée à l'UNFICYP (2), force des Nations Unies chargée du maintien de la paix à Chypre, dont la mission consiste notamment en une surveillance permettant une mise à distance effective entre belligérants.

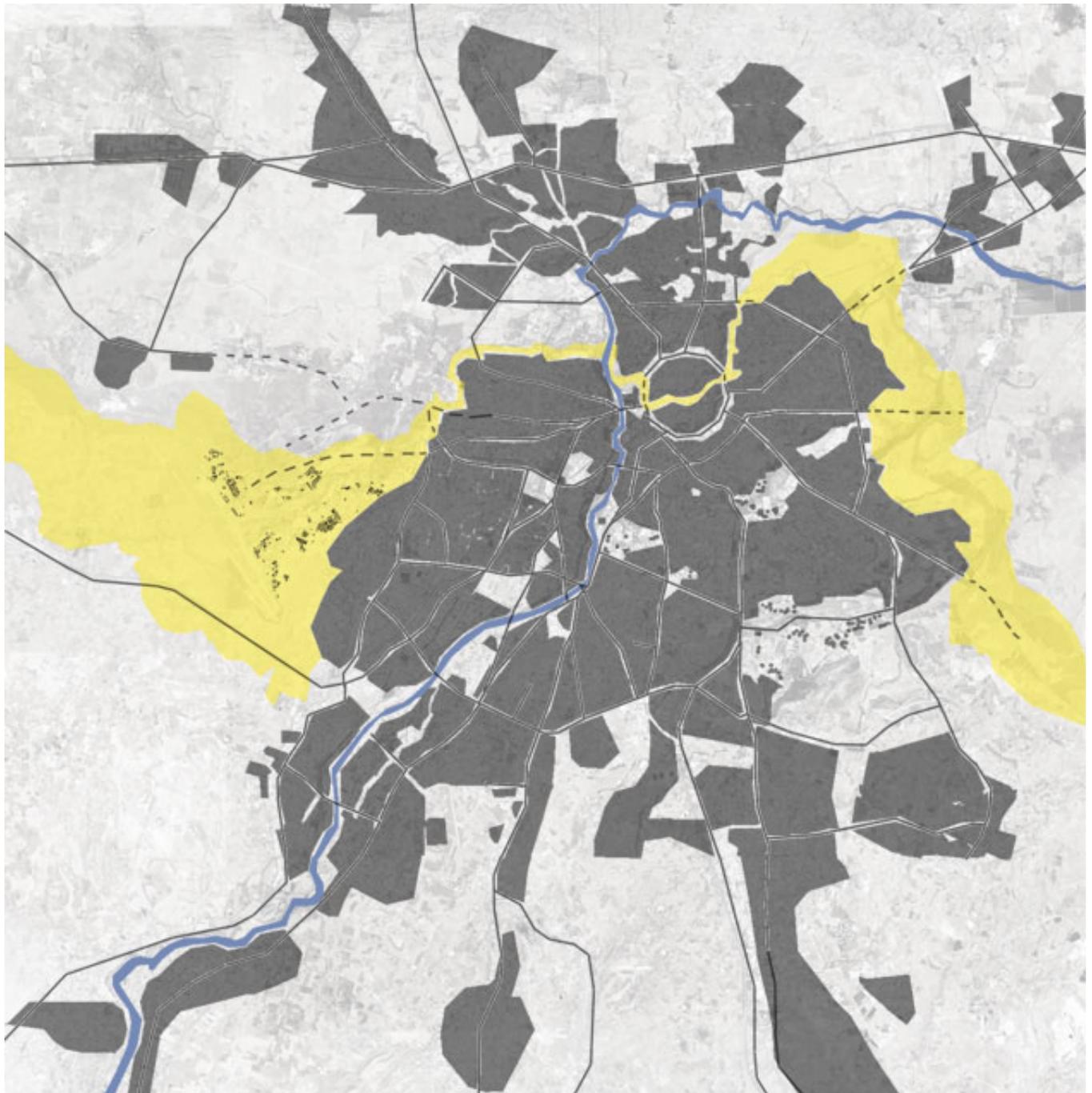


La zone tampon à l'échelle de l'île

La zone tampon : forme, fonctionnement, usages

Ce territoire, au tracé dicté par des stratégies militaires, parcourt Chypre d'est en ouest, d'une côte à l'autre, et est constitué en majeure partie de territoires ruraux. Mais il traverse également la capitale, Nicosie, jusqu'au cœur de son centre ancien.

D'une largeur très variable, atteignant plusieurs kilomètres en milieu rural, il se réduit parfois à la largeur d'une rue dans le tissu urbain.



La zone tampon à l'échelle de Nicosie

Par endroits, il englobe également des entités particulières, des enclaves, comme l'ancien aéroport de Nicosie, abandonné depuis la guerre, et où l'ONU (3) a établi ses quartiers, ou le village de Pyla, placé sous l'administration de l'ONU, dans lequel vivent encore ensemble des Chypriotes grecs et turcs. Il est resté totalement interdit d'accès et même infranchissable jusqu'en 2004, date à partir de laquelle plusieurs points de passage ont été ouverts, qui permettent de se rendre d'une partie à l'autre de l'île, après délivrance d'un visa de courte durée.



Point de passage en périphérie de Nicosie

Cette première présentation de la zone tampon nous permet de situer le contexte et de comprendre sa mise en place. C'est également à peu près tout ce que l'on peut apprendre à son sujet, y compris dans les médias, car c'est un lieu encore aujourd'hui chargé d'un passé douloureux, dont on parle difficilement et que peu de personnes connaissent.

Poussée par la curiosité et l'intuition d'être face à une situation exceptionnelle, j'ai cherché à en savoir plus. Ma découverte du terrain s'est faite essentiellement depuis ses limites, ainsi qu'au travers de quelques visites rendues possibles par l'intermédiaire des Nations Unies.

Cet article est issu de ces explorations, rencontres, recherches et réflexions.

Un territoire exceptionnel autant que paradoxal

Une toponymie déroutante

S'intéresser aux différents toponymes donnés à ce territoire me semble une manière particulièrement passionnante de s'immerger dans la découverte de ce lieu, de sa complexité, de son mystère :

Les Chypriotes grecs parlent de «**nekri zoni**» ("Zone morte" en français), et dans le centre-ville de «**prasini grami**» ("ligne verte"), nom donné en 1963 suite à une proposition d'un général anglais de diviser la ville en deux, le long d'une ligne tracée en vert sur un document militaire.

De leurs côtés, les Chypriotes turcs la nomment **ligne Attila**, du nom du général militaire qui a mené l'invasion.

Le terme anglais de «**no man's land**» est fréquemment employé, en référence à d'autres zones de frontières comme à Berlin avant la réunification, ou en Corée.

L'ONU, quant à elle, emploie le terme anglais de «**buffer zone**» ("zone tampon").

Tous ces noms, qui parlent pourtant d'un même territoire, offrent à l'imagination des représentations complètement différentes, et parfois même antinomiques :

Quelle en est la mesure physique et symbolique ?

Une simple délimitation dans un zonage politique, une vraie épaisseur dans le paysage ?

Une zone militaire désolée, un territoire débordant d'une nature luxuriante ?

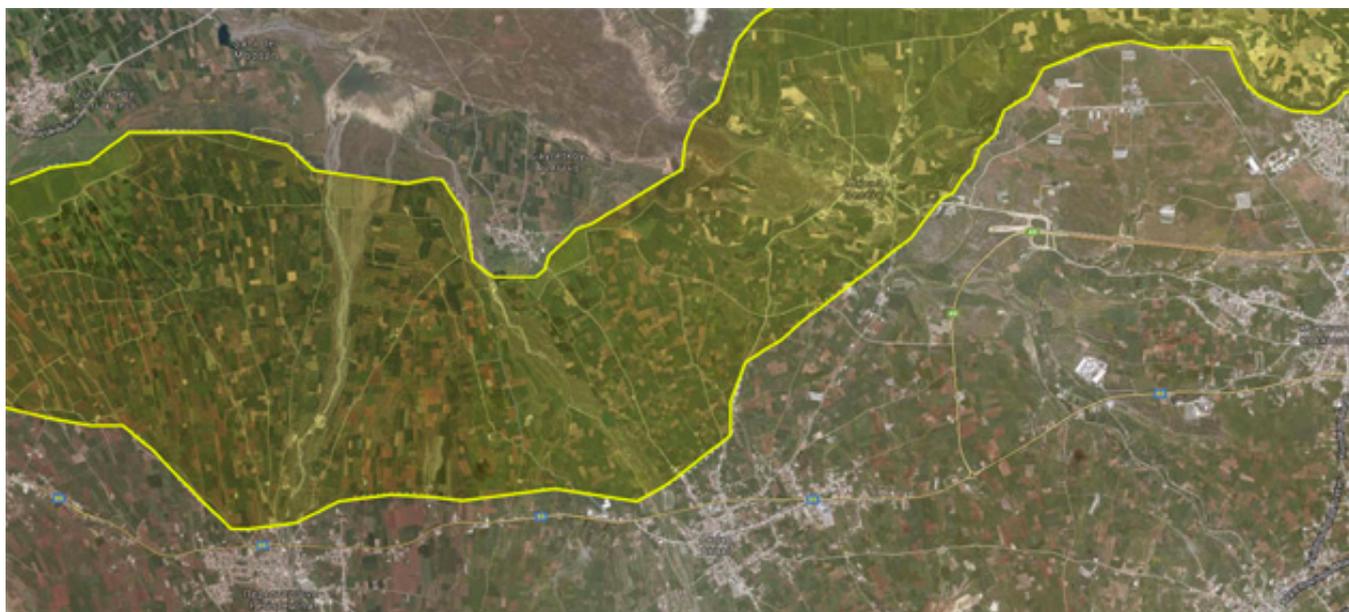
Une frontière interdite, un espace partagé accessible ?

Un territoire inaccessible mais ... habité et cultivé

Au cœur de ce «no man's land» se trouvent au total cinq villages habités (dont Pyla évoqué précédemment) qui, situés entre les lignes de front au moment des conflits, se sont donc retrouvés intégrés à la zone tampon.

L'observation d'une photographie aérienne de Chypre nous permet également de remarquer que la zone tampon est, contrairement à ce que l'on pourrait croire, un territoire en grande partie cultivé, dont les structures agricoles et les cultures semblent identiques à celles des parcelles qui l'entourent.

En effet, il s'avère que sur ce territoire officiellement inaccessible à tous, l'ONU permet néanmoins aux agriculteurs chypriotes grecs propriétaires des terrains avant la guerre de vivre et de cultiver leurs terres.



Photographie aérienne de la zone tampon cultivée et habitée



Limite entre zone cultivée et friche dans la zone tampon

D'importantes friches militaires traversent tout le territoire

Cependant, tout ce territoire n'est pas cultivé : l'ONU a choisi d'interdire à l'agriculture une mince bande de terrain située le long de la ligne de cessez-le-feu turque dans le but de limiter les risques d'altercations entre paysans et militaires.

L'armée chypriote turque a également mis en place dans la partie occupée de l'île des enclaves militaires supplémentaires totalement interdites d'accès et laissées en friche, qui viennent se juxtaposer aux espaces déjà non cultivés de la zone tampon.

On trouve également des espaces laissés en friche là où la zone tampon devient très étroite, notamment aux abords et dans le centre-ville de Nicosie, où l'ONU est inaccessible à tous.

Une coulée verte au cœur de la capitale

La zone tampon traverse en plein cœur le territoire urbain de Nicosie, et son centre historique fortifié datant de l'époque vénitienne.

Ici aussi l'observation des photographies aériennes est très intéressante : le tracé de la zone tampon y apparaît clairement dessiné par un couvert végétal dense et verdoyant.

Dans le centre ancien, la zone tampon, composée d'une rue et des bâtiments en ruine qui la longent tranche le tissu urbain dense.

Cette rue, la rue Ermou, a une grande importance à Nicosie puisque c'était avant la guerre l'artère la plus commerçante de la ville. De plus, à son emplacement coulait initialement la rivière Pediaios, qui fût ensuite déviée par les Vénitiens hors des murs de la ville.

C'est aujourd'hui une rue fantôme qui garde intactes les traces de la guerre, mais dans laquelle se développe depuis plus de 30 ans maintenant une friche urbaine luxuriante qui investit espaces publics et bâtiments désertés.

«Seule consolation: à l'intérieur d'un grand bâtiment dont il ne reste que les murs croissent des figuiers, des eucalyptus, des oliviers, des robiniers, des caroubiers et des palmiers. Un petit eden au coeur du désert urbain. Un bruissement de vie au sein du silence minéral»(4).

Ici, on peut vraiment parler de *no man's land*, car personne ne peut y accéder, sauf les soldats de l'ONU qui y patrouillent.



Photographie aérienne du centre ancien



Zone tampon dans le centre-ancien : des espaces hors du temps



Photographie de la rue Ermou



A quelques mètres de la rue Ermou, le centre-ville animé côté grec



Les limites de la ZT dans le centre ancien occupé.

Le développement urbain d'une capitale divisée

Depuis 1979, un vide de planification urbaine

Il est intéressant de noter que cette division de la capitale de l'île a très rapidement alerté l'ONU et les représentants des deux communautés : en 1979 a été décidé l'établissement d'un plan directeur, le "Nicosia Master Plan" (NMP)(5), dont l'objectif était d'améliorer de façon concertée la situation urbanistique, économique et sociale de la ville. Un projet de réseau d'assainissement commun, validé à cette occasion, a abouti également à la mise en place d'un système d'égouts unique pour les deux parties de la ville.

L'objectif de ce Master Plan était d'imaginer le développement futur de l'agglomération de Nicosie, avec ou sans la zone tampon, et de servir d'outil aux services d'urbanismes des deux zones urbaines de Nicosie pour développer un projet cohérent de part et d'autre de la frontière. Ce plan avait été conçu pour être flexible et mis à jour régulièrement, afin de s'adapter aux évolutions de la situation politique.

A ma connaissance, il n'a cependant jamais été revu depuis sa réalisation. Toutefois, c'est sur ses principes qu'a été lancé en octobre 2001 le programme "Partenariat pour le futur"(6), qui comporte un

volet dédié à la «Réhabilitation du vieux Nicosie».

J'ai pu consulter en parti ce plan directeur, et ai été surprise de constater que les propositions faites pour une ville réunifiée ne tiraient pas parti des territoires de la zone tampon. Ces espaces ouverts, préservés par la situation géopolitique étaient simplement devenus des zones à urbaniser, et les traces de la partition effacées par le développement urbain.

Depuis ce plan, aucune autre étude n'a été menée de manière concertée entre les «deux Nicosie». Leurs services d'urbanisme respectifs se chargent du développement de chacune des entités, sans cohérence ni interrelation l'une avec l'autre. Aujourd'hui, il semble que le devenir de l'ensemble de l'agglomération ne soit donc étudié par personne à Chypre.

Des espaces préservés au cœur de la capitale

Pour comprendre aujourd'hui la place et l'importance de ces espaces dans l'agglomération de Nicosie, il me semble particulièrement intéressant de se pencher sur l'impact que le tracé de la zone tampon a eu sur le développement urbain de Nicosie.

Dans un premier temps, le développement des deux Nicosie s'est fait à l'opposé de cette fracture, vers le nord et vers le sud, s'éloignant ainsi du cœur historique de la ville et gagnant sur les territoires agricoles. Puis, petit à petit sous l'influence de la pression foncière, l'urbanisation s'est finalement tournée vers la zone tampon pour investir tous les terrains restés vides le long de celle-ci, particulièrement à proximité du centre-ville où le foncier avait repris beaucoup de valeur.

Ce développement urbain, qui continue encore aujourd'hui, s'est malheureusement fait de manière rapide et désordonnée, en fonction des opportunités foncières et sous la forme d'un habitat peu dense de lotissements pavillonnaires qui viennent s'étendre jusqu'à la ligne de démarcation.

Les limites entre ville habitée et zone tampon font aujourd'hui parti du tissu urbain à de nombreux endroits, phagocytées par la ville, et la zone tampon disparaît derrière le tissu pavillonnaire.

Aujourd'hui, Nicosie est donc en contact direct avec ces territoires, qui constituent une réserve inouïe d'espaces ouverts venant s'immiscer de manière continue jusqu'au cœur de la ville.





Limites entre ZT et urbanisation dans les quartiers pavillonnaires de Nicosie

Une réserve de biodiversité

Un corridor écologique à l'échelle de l'île

La rencontre d'un scientifique environnementaliste, travaillant pour l'UNDP (7) m'a permis de découvrir que cette zone tampon recelait également de grandes qualités sur le plan écologique.

En 2008, il participait à un projet de recherche bicommunautaire sur les questions de biodiversité dans la zone tampon. En effet, il s'avère que ces territoires sont devenus, depuis la guerre, un véritable lieu de refuge pour la biodiversité sur l'île et ce jusqu'au cœur de la capitale. Et cela pour différentes raisons:

- Ce sont des territoires très peu fréquentés, à l'écart des axes de circulation et la plupart du temps des territoires urbanisés
- ils forment un véritable corridor de circulation entre l'est et l'ouest de l'île
- l'agriculture y est en quelque sorte «raisonnée», car les agriculteurs, incertains de l'avenir de ces terrains, y investissent peu, notamment en pesticides et engrais
- une partie importante de ces territoires est laissée en friche, propice au développement de la biodiversité
- la chasse y est bien entendu interdite.

Toutes ces conditions réunies ont permis le développement d'une faune et d'une flore riche.

Ce territoire est également devenu le refuge sur l'île d'espèces menacées ailleurs, comme par exemple le mouflon, espèce endémique disparue ailleurs sur l'île, ou de certaines espèces végétales, notamment d'orchidées.

Un potentiel immense pour l'avenir

L'île de Chypre a donc pu, par le fait d'une crise géopolitique, d'un conflit, préserver sur son territoire, même si cela s'est fait de manière artificielle et forcée, d'importants espaces ouverts qui constituent aujourd'hui une véritable réserve naturelle à l'échelle de l'île.

Ces espaces n'évoquent-ils pas les trames vertes et bleues, mesures phares du Grenelle de l'environnement ? Par les continuités écologiques qu'ils permettent, mais également par la qualité et la diversité des paysages qu'ils offrent, et ce jusqu'au cœur de l'urbanisation.

Nicosie dispose donc d'un potentiel incroyable pour l'avenir, pour son développement futur. Cette capitale de 280.000 habitants possède en son sein des espaces aux qualités précieuses et rares pour un

territoire urbain, tant en termes de superficie, de richesse écologique, de centralité, que de continuité et de transversalité entre ville et campagne.

La force de ce territoire réside également, me semble-t-il, dans le fait que malgré son essence première de frontière, de coupure, il porte en lui le potentiel de devenir un véritable fil conducteur, un lien, un pont entre deux rives. Une frontière qui deviendrait continuité.

Continuité entre deux villes, entre deux peuples,

Continuité entre ville ancienne et ville future

Continuité entre l'urbain et le «naturel», la ville et la campagne

Comment imaginer de symbole plus fort:

D'un territoire de frontière né de la géopolitique et devenu malgré lui refuge de biodiversité, naîtrait demain un territoire de lien, d'échange, et cela serait rendu possible et porté par cette même géopolitique.

Nicosie dispose de ces espaces, il reste maintenant à inventer un outil porté par les deux communautés qui permettrait de les préserver, et de les inscrire dans le développement futur de l'agglomération.

Leur devenir, porté par des représentants politiques des deux communautés et par l'ONU deviendrait ainsi le symbole de la réunification, tout en apportant à la ville de Nicosie un véritable trésor pour son développement futur.

RÉCITS / HISTOIRES

Wadi

Haïfa est facile à repérer sur les cartes d'Israël : c'est là que la côte fait une petite inflexion, le seul accident le long de la plaine côtière, là où le mont Carmel rencontre la mer...

Par Jean-Baptiste LESTRA, JUILLET 2015



Haïfa est facile à repérer sur les cartes d'Israël : c'est là que la côte fait une petite inflexion, le seul accident le long de la plaine côtière, là où le mont Carmel rencontre la mer.

Le port s'est installé à l'extrémité de cette petite chaîne calcaire, profitant à la fois de cet unique revers abrité du littoral et de l'assise idéale qu'offrait le piémont.

La proue du Mont Carmel est un promontoire fabuleux, aux versants abrupts, entaillé par des vallons rayonnants, les "wadis", qui forment une topographie en forme de main ouverte.

En 1948, à l'indépendance, la ville s'est vidée de la moitié de ses habitants, 65 000 arabes sont partis, la plupart par la mer, le port n'était pas loin... C'était la Nakba.

Quelques uns sont restés, cantonnés dans les wadis, qu'une loi britannique avait jusque là protégés de l'urbanisation : Wadi Nisna, Wadi Salib, Wadi Rushmia.

Ils ont bientôt été rejoints par d'autres réfugiés, immigrés d'Europe de l'Est, qui ne trouvaient pas leur place dans la nouvelle société israélienne.

Ils ont ainsi formé une communauté d'exclus dans les vallons, au cœur de la ville.

En 1978, le réalisateur israélien Amos Gitai, alors étudiant en architecture, rencontre cette communauté au hasard d'une promenade dans le Wadi Rushmia. Il sympathise, commence à filmer. Il y reviendra pendant 20 ans. Il en fera une trilogie, deux films en trois temps : *Wadi 1981-1991*, et *Wadi Grand Canyon 2001*.

De décennie en décennie, on retrouve les mêmes personnages (Yussuf, Myriam). Certains sont morts (les deux frères roumains), certains sont partis (Skandar le pêcheur), d'autres sont arrivés (immigrés éthiopiens). A travers la chronique de ce lieu, Gitai nous raconte l'envers de la société israélienne.



Wadi Rushmia est un vallon ignoré de la ville, un pli du territoire.

Ayant servi de carrière pour construire la ville, ses flancs sont de hautes falaises calcaires qui accentuent la déconnexion avec le reste du territoire urbain.

Le dessus et le dessous.

Au fond, dans l'oued, des cabanes en planches, les bicoques de fortune des exclus. Comme s'ils avaient été éjectés de la ville, et qu'ils avaient roulé dans le vallon pour se retrouver mêlés les uns aux autres, juifs et arabes, couples mixtes, immigrés...

Au-dessus, le trou est cerné par les crêtes construites, la ville qui pointe son nez, la route qui le surplombe, le *skyline* des buildings.

Si les hauteurs sont les lieux de la domination, de la surveillance et du conflit, comme l'a si bien montré Eyal Weizman, les fonds sont peut-être les lieux d'un apaisement dans la survie pragmatique, les prémices d'un dialogue, d'un partage. C'est le propos du film.

Le wadi fonctionne comme un microcosme, une réduction du monde, et le protocole de Gitai est imparable : tout en s'imposant une unité de lieu, en réduisant le cadre et le dispositif, il choisit d'étirer le film dans le temps et de l'ouvrir sur la mémoire, l'histoire, l'humain. Tout n'est plus qu'affaire de temps, comme une quatrième dimension de l'espace filmé. Avec lui, on entre par la petite porte dans une archéologie de l'humain. On baisse la tête pour passer sous le figuier, on pénètre dans l'appentis de Yussuf, on rencontre des hommes dans la pénombre, et on plonge par la parole dans leur histoire qu'ils portent comme un bagage, une arme ou une bouée.

Les plans sont fixes, laissent advenir. Gitai intervient peu, juste ce qu'il faut pour faire rebondir la conversation, relancer le plan-séquence pour quelques minutes. Il sait qu'il va trouver son trésor au fond du plan, au bout de ce calme, quand la tension monte à force de silence, quand les personnages finissent par se sentir obligés de dire quelque chose, de continuer leur histoire. Alors, ils nous livrent leur vie, les mythes qu'ils ont en eux, et qui s'éteindront avec eux. La caméra n'a même plus à bouger, elle est déjà là, elle enregistre.

Ces personnages qu'on pourrait si facilement cataloguer de squatters ou de marginaux vus de loin, depuis

le haut du canyon, se révèlent être les descendants d'une grande histoire, de grandes lignées, mus par des valeurs inébranlables, une destinée.

Noblesse et dénuement. Dignité et indigence. Pauvreté des corps, indigence de l'habiter, mais hauteur d'âme, pureté de la parole et du souvenir.

Le XXème siècle défile sous nos yeux, l'histoire d'Israël et des Palestiniens, ces horreurs débitées calmement sous le soleil. Chassés de leur propre pays, spoliés, battus, ils ont trouvé refuge ici, dans ce paysage d'après le drame. Ce vallon de cocagne semble avoir été fait pour ceux qui ont vécu le pire. A la violence des épisodes passés répondent la douceur de la lumière littorale, la brise qu'on sent monter de la mer, l'environnement végétal qui les enveloppe, les petits luxes dérisoires dont ils s'entourent, attributs d'un mode de vie éminemment méditerranéen.



Au cœur du film, la question du vivre ensemble : est-ce qu'on y croit, est-ce que c'est assez fort ? Skandar et Myriam, le pêcheur arabe marié à la Juive de bonne famille, l'amour à l'état instable. Myriam est venue de Hongrie à la création d'Israël.

En 1981, elle croit à l'amour avec un Palestinien, et n'y croit plus en 1991.

Gitai film l'avant et l'après.

Ils ont tenté l'impensable, ils se sont aimés malgré leur famille, et finalement se séparent, se déchirent, Skandar est parti entre-temps (mort ?), la maison est détruite et les rancœurs sont à vif.

Myriam, revenue de tout, bascule de l'autre côté, dans le ressentiment envers les Arabes.

La logique communautaire a eu raison de leur amour fou.

Et au fil des trois épisodes, tout est revenu dans l'ordre des choses.



Cet effacement progressif d'une petite communauté qui a cru au mélange, on la lit aussi dans les transformations du vallon lui même, qui est la toile de fond de tous ces récits.

Les trois films montrent La lente évolution d'un lieu qu'on cultive, qu'on délaisse, et dont on finit par être chassé. Trois états du wadi : le wadi jardiné (1981), le wadi enfriché (1991), et le wadi arasé (2001).

Le premier volet s'ouvre sur un champ de fèves.

Yussuf et sa femme cultivent le fond de vallon.

Potager modeste et sans contours, au plus près de la maison, ajusté sur ce que peut faire un homme.

Enclos pour les chèvres, quelques poules. Le tout sous un gros figuier, qui identifie le foyer.

La cueillette aussi : il ramène des bouquets d'aromatiques des décombres avoisinants, sa femme glane au couteau des pissenlits et des salades sauvages dans les coins où la terre est plus profonde.

De son côté Myriam s'est entourée d'arbres : figuier, caroubier, amandier, olivier.

Elle gratte la surface du sol à leur pied pour désherber et retenir l'humidité.

Maraîchage, arboriculture, cueillette : ici, on reproduit l'agriculture comme il y a bien longtemps, une forme d'archaïsme en pleine ville.

Le rapport qu'ils ont à ce vallon est à la fois guidé par la nécessité - construire pour s'abriter, cultiver pour manger, ramasser du bois de chauffage - mais aussi par le plaisir et le raffinement, comme un luxe dans le dénuement, un baume : jouir de l'ombre, mener la vigne en treille, rassembler des agrumes dans une coupe. Les fleurs dont on se pare, l'aromatique qu'on froisse dans ses doigts, la mauve qu'on protège, le savoir des plantes.

Quand il y a du jardinage, il y a de l'ancrage, et de la confiance.



En 1991, les choses sont déjà beaucoup moins claires. Les falaises sont moins nues, la végétation poursuit sa reconquête.

Dans ce qui apparaissait comme un éden, on s'aperçoit vite que jardiner est aussi un combat : les chats sont des alliés, les chiens sont des ennemis.

On se bat contre les chiens sauvages, les vipères, les ordures.

"Quand il n'y a pas de plantes, il y a des ordures" dit Myriam, qui avoue avoir peur des chutes de pierres.

Cette deuxième lecture du site amène une ambivalence troublante.

C'est à la fois une décharge et un éden, un enfer et un paradis.

La luxuriance foisonnante de la végétation rudérale a quelque chose de suspect.

Est-ce un état de nature, une carrière abandonnée, ou une ruine antique ?

Poubelle et jardin à la fois, vestige et urbanisation, nature et anthropisation.

On ne sait plus vraiment si cet environnement est le fruit du laisser-faire ou le résultat d'un outrage.

Pour la première fois, les ruines apparaissent.

"Trois mille personnes ont vécu ici, raconte un témoin, et maintenant toutes les maisons sont en ruines".

Restent les eucalyptus dans le vent, et les épis dorés des graminées expansionnistes.

Au-delà du visible, le paysage se gonfle de tout ce qui s'est passé avant, de ce qui aurait pu arriver, et de ce qui vient après, qui est déjà en germe.



En 2001, les choses se précisent : le wadi est en chantier, toutes ces histoires vont être englouties par les bulldozers, ensevelies sous la piste de chantier qu'on a remblayée sans ménagement par dessus le terrain naturel.

Des accotements de la piste émergent des rebus urbains qu'elle a charriés comme les moraines d'un glacier. Elle a pris la place du potager de Yussuf, là où il cultivait ses fèves. Il ne reste que son enclos, frêle refuge de planches et de tôle ondulée en sursis, où vit encore sa famille qui s'est élargie (il est devenu grand-père).

La poussière recouvre aussi son figuier, le vent soulève le sable, le son est saturé des crissements suraigus de la roche qu'on scarifie.

Yussuf se retrouve face aux bulldozers. Encerclé, acculé, il continue à glaner du bois mort dans les décombres.

Il grimpe dans les éboulis, remblais bennés à la va-vite, gratifiés de quelques cyprès colonnaires dispersés esthétiquement dans la pente.

Son ascension le mène à un centre commercial en construction ouvrant sur le wadi, par un niveau semi-enterré qui abrite un *luna-park* sur le thème du Grand Canyon (!), qui donne son nom au troisième volet de la trilogie.

A partir de là, le wadi n'est plus qu'un canyon de cinéma, le film se change en western, et Yussuf en Indien.

Complètement déboussolé, il entre dans le *mall*, il erre, comme un animal dont on aurait détruit l'habitat, l'écosystème.

Fin de la trilogie.



Amos Gitai n'a pas tourné de quatrième volet, et pourtant l'histoire se poursuit.

Le *mall* construit mystérieusement en tête d'un vallon désert, s'est retrouvé dix ans plus tard au centre d'un nœud autoroutier stratégique.

les vallons d'Haïfa, épargnés au XX^{ème} siècle, se sont offerts au XXI^{ème} comme le réceptacle idéal pour des nappes de flux routiers en spaghetti générés par l'urbanisation.

Wadi Rushmia est devenu le centre d'un système de tunnels en T pour desservir le centre-ville sans contourner la montagne.

Des tunnels à péage à 300 millions de dollars, dont le projet s'est avéré presque contemporain du film : conçu dans les années 90, construit par les Chinois dans les années 2000, livré en 2010.

Ouvrages d'ingénierie pharaoniques, échangeur suspendu, viaducs fondés dans la roche déjà mise à nu

des anciennes carrières, rampes vertigineuses, soutènements étagés, prouesses techniques,... Les ingénieurs peuvent se féliciter de cette opération, qu'on ne peut s'empêcher de voir comme l'éradication planifiée d'un *saltus* urbain suspect, une manière de fermer définitivement la parenthèse, comme s'il s'agissait de punir ce lieu.

Les viaducs semblent avoir été multipliés ici pour piétiner plus efficacement ce lieu sauvage qui s'inventait une alternative, quelque part au détour des années 80.



On a beaucoup écrit sur le paysage d'Israël, l'aménagement du territoire comme outil de contrôle et de pouvoir.

On sait tout des relations incestueuses entre le militaire et l'urbaniste.

La sophistication effarante des tactiques de domination spatiale, des plus évidentes (colonies, *checkpoint*, barrières de sécurité,...) aux plus subtiles (zonages réglementaires, stratégies sur le temps long, hydrographie,...).

En parallèle, il y a aussi toutes ces traces historiques surinterprétées, le paysage de la rédemption, les reboisements sponsorisés, le *storytelling* territorial.

Les deux tendances convergent vers une obsession aménagiste, schizophrène et masochiste, qui bafoue la géographie au nom de l'amour de la Terre sainte et n'aboutit qu'à un saccage du territoire, lentement mais sûrement. Ce sont des choses établies.

Mais en creux de ce paysage surimposé, il y a tout ce qui a été effacé, les oubliettes du territoire, tout ce qui n'avait pas sa place dans le récit de cette nation en construction, et qu'on a préféré balayer sous le tapis. L'accumulation de ces espaces fantômes finit par être vertigineux. Wadi Rushmia en fait partie.

Faut-il croire Myriam quand elle nous dit :

"Peu à peu, tout tombera dans l'oubli (...) C'est un livre refermé, il vaut mieux ne pas s'en souvenir (...) comme on dit : "le silence est d'or". Ce n'est pas la peine de déballer ces choses-là. La terre a enseveli tout ça, c'est bien ainsi."

RÉCITS / HISTOIRES

The Lands of the Ring

Au départ d'un quai de métro et au moment de rentrer dans cette rame jaune et rouge, je réalise que je vais prendre place dans une expédition littéraire portant sur un mode de performance écrite au sein d'un métro aérien de Berlin : l'emblématique Ring Bahn, ou appelé aussi petite ceinture de Berlin -ligne S41 et S42...

Par Hugo Receveur, JUILLET 2015



Le Ring Bahn

Au départ d'un quai de métro et au moment de rentrer dans cette rame jaune et rouge, je réalise que je vais prendre place dans une expédition littéraire portant sur un mode de performance écrite au sein d'un métro aérien de Berlin : l'emblématique Ring Bahn, ou appelé aussi petite ceinture de Berlin -ligne S41 et S42. Je le réalise à peine car l'atmosphère m'est connue, familière, n'étant pas à ma première venue, ni à la première posture de ce type, où je me trouve à dé-peindre ou dé-ssiner les paysages Berlinoisis.

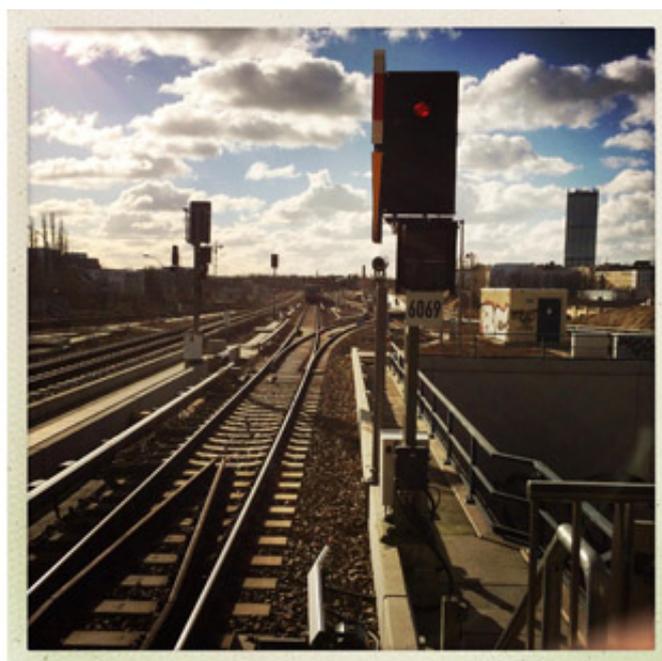
(cf. [carnet de Berlin 1](#) et [carnet de Berlin 2](#))

Au tout départ, une personne, Myriam Louviot, chercheuse en littérature, résidant à Berlin, qui pilote et alimente un drôle d'évènement. : entraîner 7 auteurs, le 7 février 2015, à écrire durant 24 heures dans un transport singulier. Par ce défi d'écriture, il leur est possible d'écrire tout ce qu'il leur passe par la tête, et sous les yeux, et de le voir s'afficher en ligne sur un site internet créé pour

l'occasion: <http://litteraturesurlering.wordpress.com/>

Cette mission est délicate pour des auteurs couramment habitués à écrire dans l'isolement, le calme, au gré de leur inspiration, et sur leurs ordinateurs.

Je suis Paysagiste de formation et je porte mes réflexions sur l'acte d'un "soi-pensé" paysage urbain, et par le dessin, là où l'expérience et les visites de Berlin en sont devenues les principaux sujets. C'est en entendant Myriam, amie de longue date, me parler de ce projet dont elle est à l'origine, que j'ai eu envie de m'y joindre. Cette situation géographique qu'est Berlin m'a toujours fascinée, son étendue, la très grande diversité d'ambiances urbaines, la présence de très grandes friches urbaines et des lieux chargés d'histoire. Fort de quelques carnets de voyages sur les espaces portant les stigmates du Mur de Berlin et de cette séparation géopolitique ("Berlin, l'espace du mur" en 2003 et "Berlin-lisères" en 2005), je décidai de prendre mes aquarelles et craies "à mon cou", pour quitter ma campagne profonde à la quête de l'ours Berlinois : Départ de "Carladez-station" au pied du volcan Cantalien, et destination la pimpante capitale Allemande !



A gauche : paysage du Ring-Bahn, dimanche matin 9h / à droite : paysage du Ring-Bahn, samedi 15h

Histoire de Ring Bahn

Méto généralement aérien, le Ring Bahn fait partie du S-Bahn. En boucle, il est différent du réseau de U-Bahn, qui est lui, souterrain. Son tracé est une boucle autour du centre de Berlin, un tour fait exactement 60 minutes et il s'arrête 1 minute par station. Ce fameux Ring Bahn est à la fois une horloge et une boussole, le temps le gouverne et la lumière nous oriente.

Méto Historique, transport géopolitique, il l'est par l'existence du mur. Il fut en son temps l'expression d'une coupure urbaine. Le S-Bahn est, pendant une quinzaine d'années, géré par la RDA. De l'autre côté, en souterrain, le U-Bahn ne dessert plus les gares de l'Est.

Les cartes des transports de 1960 à 1992 (C'est à cette dernière date que les 2 sociétés la BVG, de l'Ouest et BVB, de l'Est, vont finalement fusionner) sont à ce titre très intéressantes à observer. Méto instrumentalisé, l'Ouest indiquent les stations où il ne sera pas possible de s'arrêter et l'Est déforme la représentation de la partie Ouest : <http://www.berliner-verkehr.de/snetze.htm>

C'est à partir de 1961 que le S-Bahn devient un "outil" politique lorsque Willy Brandt, alors Bourgmestre de Berlin-Ouest, opposé à la politique du "Mur", pousse ses habitants de l'ouest à boycotter

le S-Bahn.

Pendant un temps, lors de l'époque du mur, la ligne est coupée bien que toujours en boucle. Elle est isolée sur ses passages à l'ouest, où ses stations sont fermées. Autrefois "entre-baillonnée", elle est aujourd'hui reliée et liante. C'est une bague, un livre, un parchemin ! Ce cercle tourne et permet de correspondre avec d'autres lignes.

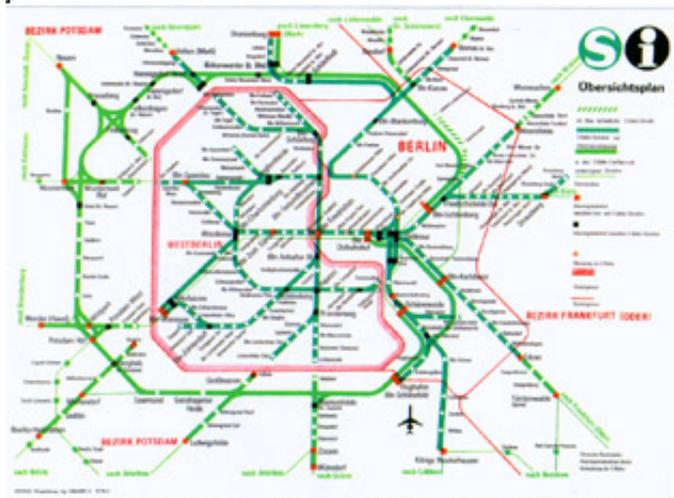
Dans cette "boussole", il y a des stations-cardinales, et des stations-repères, avec des paysages emblématiques, qui me sont, à force de tourner, apparues comme des lieux à part entière : ces stations étaient en effet reconnues d'autres personnes, qui au cours des discussions portant sur cette expédition littéraire, me confirmaient l'évidence d'un paysage urbain Berlinois. A croire qu'il était possible de prendre la ligne pour le simple plaisir d'être porté.



plan du S-Bahn en 1960



plan du S-Bahn en 1966



plan du S-Bahn en 1983 (limite rose : quartiers Ouest)



plan du S-Bahn en 1999

Ressenti d'une ligne identitaire, en mouvement.

Il a été intéressant de saisir l'ambiance d'une ligne de métro importante pour Berlin, sans être pourtant essentielle. Il a été motivant de considérer une ligne de métro aérien comme un lieu de contemplation du paysage urbain. Il a été surprenant de découvrir les attitudes de passagers pendant 24 heures. Cette observation des passagers, des fréquentations, des passages, montre un lieu de transport intermédiaire permettant à certains d'emprunter des gares de banlieue ou alors à se connecter vers le centre. Le Ring est

un passage, un rebond tout en étant une couronne d'aiguilles centrifuges ou centripètes.

Le Ring bahn est de ce point de vue, identitaire de l'urbanité Berlinoise, une ville sans véritable centre, où le centre est multiple et la périphérie nulle part, ou déjà inscrite dans l'être-ici.

Elle est une ligne de caractère symbolique et géographique, on s'y repère en fonction des 4 grandes stations pointées comme 4 gares cardinales.

Elle est constituée comme un cadran solaire où le passager se plait à choisir sa rive de sièges, et donc sa vitre selon l'exposition du moment et son temps de voyage.

C'est une ligne de métro aérienne, ou plutôt au grand air. Mais encore, l'ouvrage se présente comme une continuité défilante obligeant à composer avec le relief de Berlin, par logiques de remblais ou de déblais.

Le fil ou « défil », est amené à s'enfoncer ou à s'exhausser du cadre et du paysage qui l'entoure. Le transport suit une vague, une basse-continue propre à la plaine Berlinoise et à son Val de Spree.

Son parcours s'installe parfois en hauteur sur la ville, et parfois en tranchée, ourlée de talus boisés. Elle passe sous un centre commercial ou sur des ensembles d'échangeurs.

Ces perceptions se faisant selon l'encaissement ou selon les franchissements de rues urbaines, la lecture du paysage urbain est discontinue, mais permet cependant de révéler les nuances topographiques d'une métropole plutôt plane, celle d'une ville-plaine.



Dimanche 11h : supervision de la tour de Télévision (Alexanderplatz)

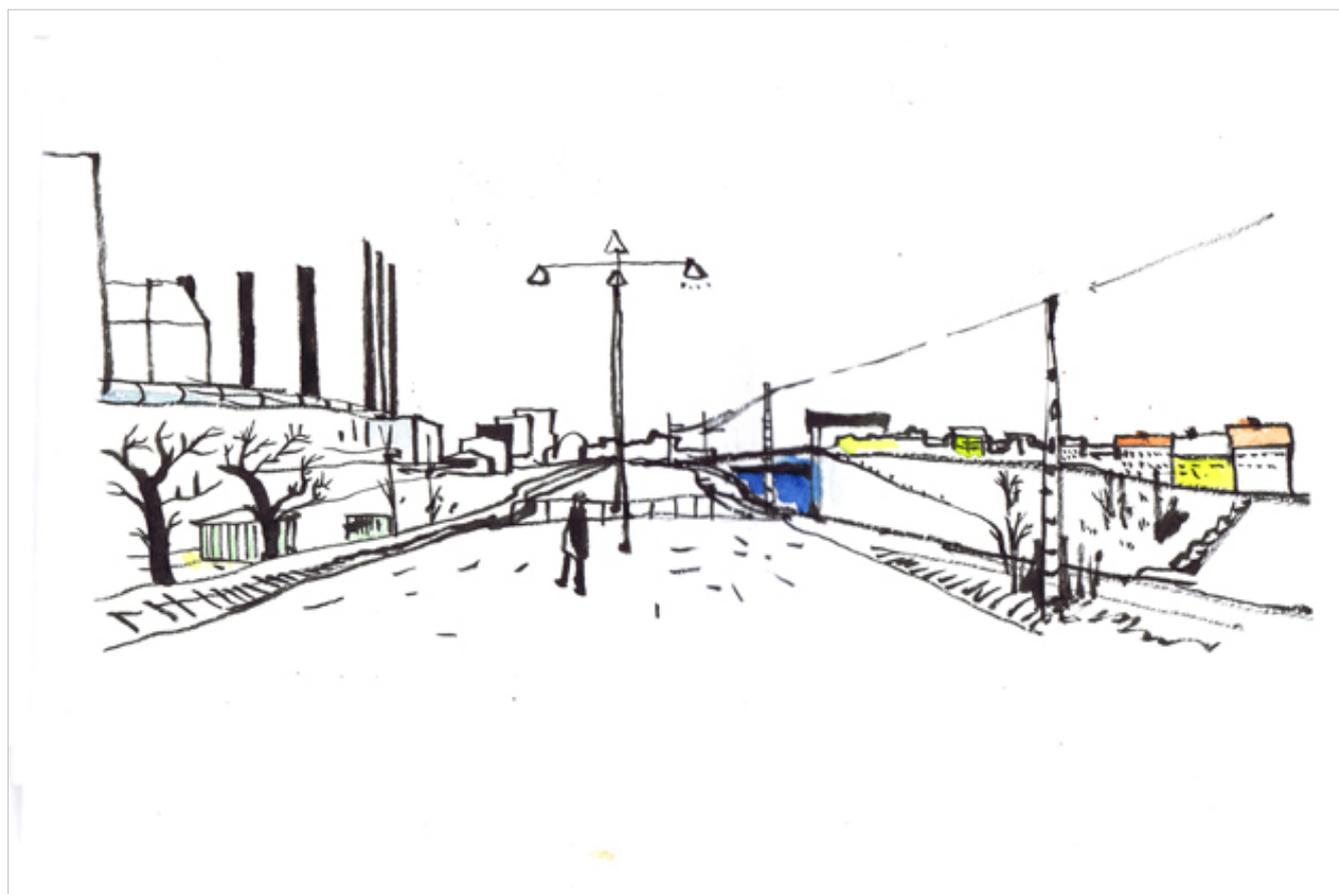
Principe d'un paysage cinématique, c'est une minute d'arrêt par station, juste assez pour coucher un motif sur le papier, je dessine... et nous sommes déjà repartis. C'est un paysage cinématographique en 60 minutes/tour, des scènes qui s'offrent à la vue, tantôt d'ambiances industrielles, où le flux des fumées d'usines colore le défilé des passagers pressés, tel des ouvriers d'aujourd'hui, tantôt d'horizons habitées où les nuées de fenêtres rappellent le banc Berlinoise. Le temps est à l'œuvre et le transport ne nous laisse pas d'autres choix que de l'apprécier ainsi.

Ce trajet me pousse alors à reprendre cadre à la réalité, à descendre et à choisir des stations où dessiner quelques minutes avant de reprendre une nouvelle rame, mais en perdant au passage mes compagnons écrivains. Ce choix se fait par désir de stations, montant selon quelques motifs entraperçus ou des vues lointaines. Mais c'est comme si cela s'épuisait avant que le dessin se termine, et comme si la rame de métro qui me portait, s'éloignait avec cette autre vérité du paysage urbain.

Jean-Luc Godard dit : "*La photographie c'est la vérité, et le cinéma, c'est vingt-quatre fois la vérité par seconde*", et je me demande ici, si le dessin d'extérieur est la vérité ? Ou si le Ring, n'est pas 60 fois la vérité par tour ?



station OSTKREUZ, 15h, extrémité du quai, vue vers le Sud : au loin, l'ossature d'un gazomètre



station WESTHAFEN, 16h, extrémité du quai, vue vers l'EST, cheminées d'usine et jardins ouvriers

Souvenir d'une balade dominicale et influence d'un parcours :

Il y a des temps morts sur le RING, des parenthèses, des moments où les rares personnes présentes, prennent leurs aises. A 14 heures, pour exemple oisif, le soleil aidant, il est agréable de se prélasser. Nous pouvons voir certaines personnes s'installer sur 2 voire 3 banquettes à la manière d'une méridienne, se prélasser devant les baies du métro. C'est à croire que certains ont pu prendre le ring pour se détendre, faire une pause mouvante et penser à autre chose pendant une heure, avant de revenir chez eux, à leur point de départ.

Je me souviens alors, d'un tour de Ring il y a quelques années, suite à une nuit de réveillon. Nous désirions nous promener et cela malgré l'heure tardive du lendemain, il était déjà midi et la nuit tombait vers 16 heures. Il était alors discuté, que dans la culture Allemande, de comparer la promenade dominicale comme un moment particulier à partager, à éprouver en retrait des habitudes urbaines de Berlin, comme de rejoindre les environs de Potsdam, à moins que cette promenade puisse avoir lieu en son sein. Ainsi traditionnellement, à Berlin, elle est souvent envisagée dans les grands parcs urbains, ou ses forêts de pins environnantes. Par nécessité de prendre l'air, le Ring devint le parcours à plusieurs, et lassivement, de pouvoir se déplacer sans trop marcher tout en partageant un moment en groupe. De souvenir, nous n'avons que peu parlé, et avons apprécié la vue en mouvement. Du fait de la fin de fête, et la fatigue de chacun, mais aussi du peu de gens rencontrés, ce voyage fut empreint d'une certaine mélancolie, il nous imprégnait à son tour. A la nuit venue, nous étions tout autre, nous avons trans-géré le passage à la nouvelle année.

Le paysage n'est pas un objet, il nous transforme à mesure. Par un principe interactif, nous modelons ce qui nous modèle, et d'action en réaction le paysage devient mouvant et émouvant.

« Selon Kracauer, on ne peut en effet plus éviter de prendre pour point de départ la réalité morcelée et chaotique du monde moderne, celle de la grande ville. Pour éviter le piège Simmélien de la digression à l'infini, il convient de considérer ce paysage urbain dans une perspective mélancolique, comme le reflet négatif d'un absolu qui a été perdu. Les formes culturelles modernes doivent être lues comme les indices d'un manque vers lequel elles font signe. » Olivier Agard . (3)

Le paysage du Ring est à la fois lointain lorsque l'horizon s'éloigne sur des centaines de mètres, voire des kilomètres et plus proche lorsque la fenêtre embrasse le talus de la tranchée. Il est visuel et invisible à la fois, et comme tout transport en commun il donne tout à voir mais rien qu'un œil puisse bien "accrocher". Le voyage nous conduit à passer du cadre de la perception à celui de l'introspection. L'œil presque jamais au repos peut se plonger à lire lors d'un trajet long, et quel ironie du Ring de les voir se côtoyer, ces 7 auteurs en expédition... 7 européens, d'origine belge, allemande, russe, italienne et française, tout en étant fixés sur leurs pensées et leurs claviers.

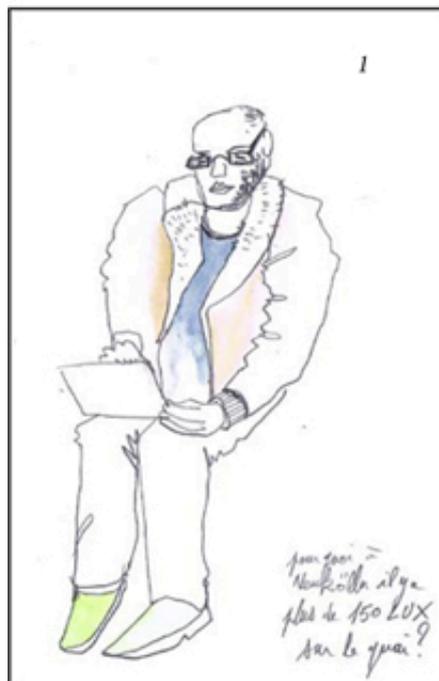
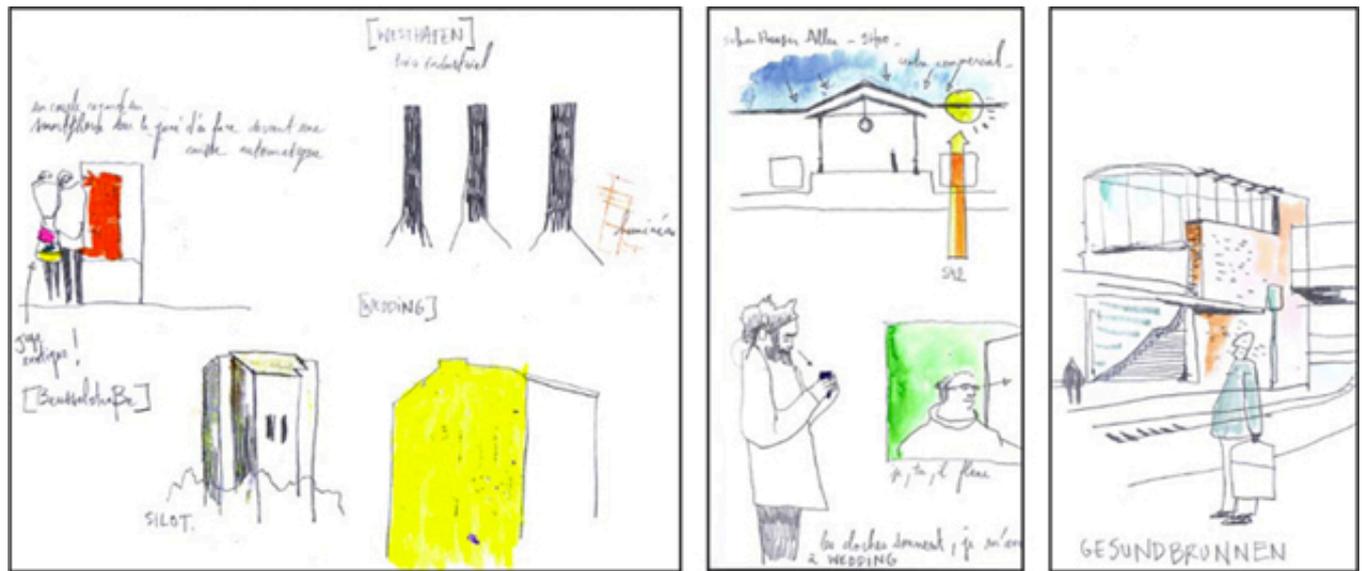
Au delà des lignes sur papier et des reflets d'écrans, nous nous retournons vers nous-mêmes ou vers le Wagon et ce sont les personnes qui nous intéressent, des corps mouvants, personnes inattendues pour voisins de passage.

Le transport est un lieu public où nous pouvons être seul mais avec des co-passagers, ou en groupe tout en sachant être respectueux du lieu où nous nous trouvons. Le Ring est parfois « abordé » par des groupes de fêtards euphoriques. Nous pouvons y sentir quelques débordements mais cela reste très relatif par rapport à d'autres pays et par exemple, d'expériences du métro parisien. Il y a dans les transports de cette ville, bien que cosmopolite, bien qu'effervescente, une forme de réserve culturelle qui consiste à ne pas trop en faire et à respecter le cadre où l'on arrive.

Tout est vécu, entraperçu et laisse place à l'imagination de chacun lorsque le motif et la personne s'y prête. Au gré des arrivées et des départs de personnes, nous passons du paysage urbain au paysage humain. Ce phénomène s'accroissant avec la nuit, la perception laisse place à l'introspection. Car les écrivains que je côtoie ici, sont comme à l'affût d'instant de vie, et à partir de ce lieu dorénavant obturé, ils engagent la réalité sur le champ du scénario désiré. L'observation se mue en expectation. De manière flagrante, c'est à partir de 23 heures, ce samedi soir, que nous attendons, puis imaginons pouvoir rencontrer les mouvements de groupe, que la rencontre de chaque personne devient un événement. Je ne peux alors me détacher du sentiment qu'auparavant, il y a quelques décennies, dans les moments de tensions politiques, alors que le Ring alors fermé par endroits, voilé par intermittence, était un lieu de surveillance, de doutes, de suspicions et de soulagements.

« Les années 1950 sont celles d'une forme de guérilla au quotidien dans les transports : la RDA multiplie les occasions de scinder peu à peu les réseaux, pour rendre plus difficiles les passages vers Berlin-Ouest. » (1)

Il faut imaginer ces rebondissements où les soldats surveillants chaque situation, chaque voyage ou chaque personne, pouvaient redevenir des hommes et décider à leur tour de s'évader de cette emprise, jusqu'à ce que les soldats soient eux-mêmes surveillés. A l'époque, la presse de l'ouest de l'époque ironise : « La liberté ne coûte qu'un ticket de U-Bahn ou de S-Bahn ! » (« *Die Freiheit kostet nur einen U- oder S-Bahn Fahrkarte !* ») et celle de l'Est ne peut que constater les faits : « Une fuite par le S-Bahn est effectivement parfaite : commode et pas chère . »



Robert Klages



Nicolas Ancion

Extraits de textes: <http://litteraturesurlering.wordpress.com/2015/02/07/traductions-en-direct/>

écrits issus du site WEB lié à l'évènement :

[one_half padding="0 20px 0 0"]

Robert Klages : Station Landsberger Allee maintenant.

La famille descend. Ils disent au revoir. Je me souviendrai d'eux toute ma vie. Mon cerveau est comme un ballon qui par intervalles se remplit d'air et ensuite s'envole dans les airs car l'air s'échappe vite. Je pompe des idées, les laisse s'échapper dans le texte, juste en beaucoup plus comprimé.

Robert Klages : Station Treptower Park

Nous ne sommes pas très différents des autres voyageurs, les autres gens de la Ringbahn. Eux aussi ils tapent sur leurs laptops, lisent et font des choses avec leurs téléphones portables. Des hommes modernes. Nik écrit une phrase par station. Moi aussi, je ferai ça plus tard. J'ai conclu un deal avec Valérie. Le dernier tour elle écrit en allemand et moi en espagnol et on boit une bouteille de vodka. Ça peut être marrant. Station Hermannstraße Quelqu'un fait des photos de nous, je ne le connais pas. Nous n'avons pas encore été contrôlés, CONTRÔLE DES BILLETS, je veux dire.

[/one_half]

[one_half_last]

Neil : C'est vraiment difficile de se concentrer. J'écris normalement dans un calme total à la maison. De temps en temps j'ai l'impression de rentrer dans un tunnel de concentration mais le plus souvent j'ai l'impression d'écrire n'importe quelle merde.

Nicoletta : C'est psychologiquement très contraignant. Le mouvement et l'odeur. Je sens déjà mes jambes. Ca va être dur de tenir jusque dimanche midi.

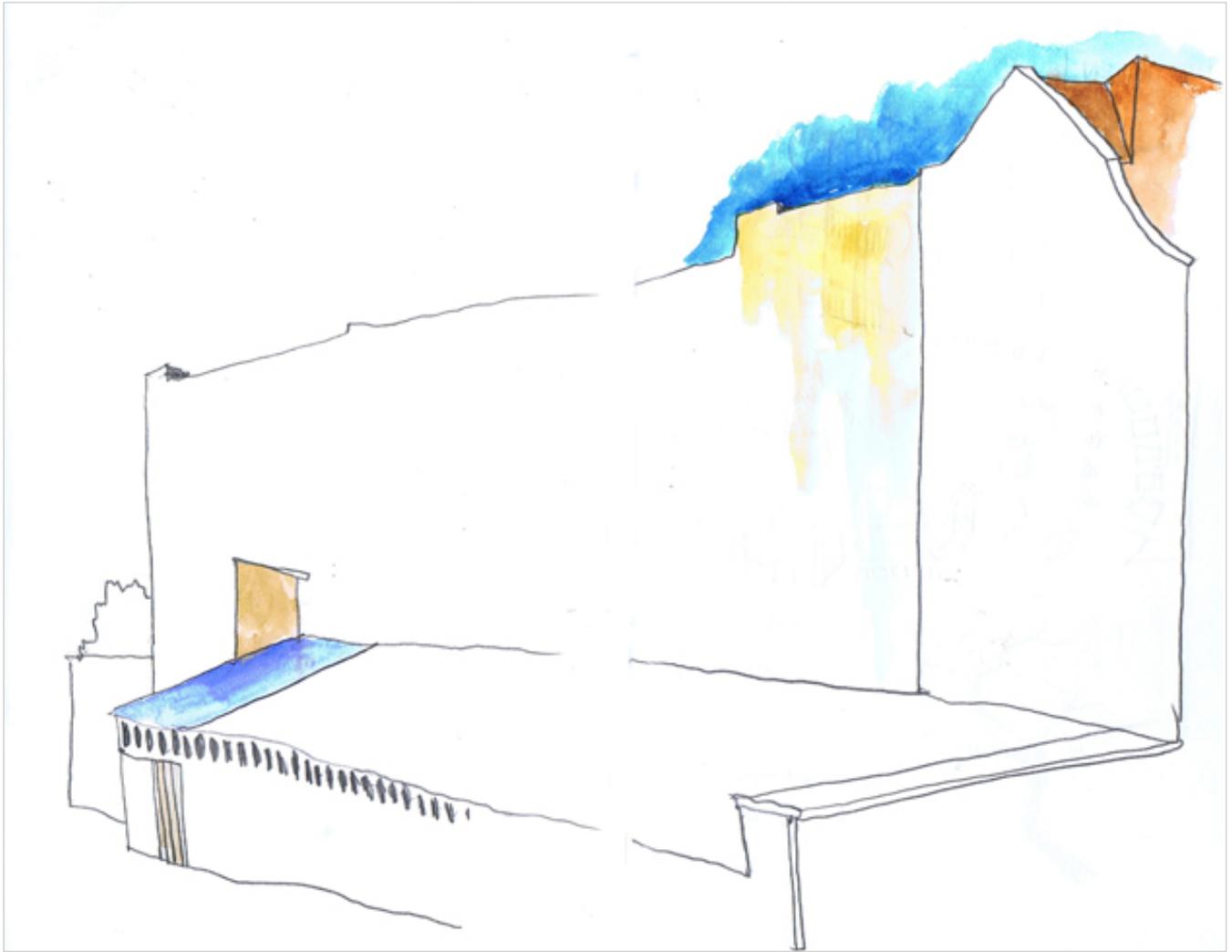
Robert : Je vis une nouvelle expérience avec mon cerveau, Berlin et la S-Bahn. Je me sens comme un œuf qui a été mis en rotation longtemps et qu'on a arrêté et tout d'en coup stoppé et l'intérieur tourne encore. Un œuf de Colomb.

Nicolas : il y a un film en France où le protagoniste tombe du toit et dit pendant qu'il tombe : pour l'instant tout va bien. Je me sens un peu comme ça.

[/one_half_last]



station SONNENALLEE, 8h, dimanche sous les platanes et au-dessus de la rue



WEDDING station, 9h, front de façades aveugles

Espace commun, et multimédia

Le Ring est un lieu en mouvement et le lieu des corps en postures : debouts, assis, semi-assis et presque allongés, adossés, appuyés, collés à la vitre, les personnes s'installent et s'adaptent aux autres, à l'espace et leur temps de parcours.

Le Ring est le lieu de nouvelles occupations. Bien que nous dessinions, écrivions, photographions, et filmions, les passagers, eux, ont déjà plongé dans l'hypermédia. Leur téléphone sont des smartphones, et à la manière de Nikita (un des écrivains usant de son téléphone pour écrire) ils ne laissent transparaître leur activité. L'utilisation des nouveaux supports de communications téléphones, tablettes, ou lecteurs mp3 font des passagers, des voyageurs de l'instant et de l'ailleurs. De Candy Crush, au Solitaire, des dernières infos au film visible en streaming, le passager se transporte seul.

D'ailleurs les 7 auteurs, eux, sont connectés avec une forme de quartier général et transmettent leurs textes qui sont directement mis en ligne sur le site réalisé à cet effet :

<http://litteraturesurlering.wordpress.com/2015/02/07/traductions-en-direct/>

Et le Ring est un décor, le décor des possibles avec ses portes rouges, sa coque jaune, la grande présence des vitres, les sièges bleus avec un petit motif frétilant pour sa moquette entrant en résonance avec les sols plastiques gris, eux aussi "animés" d'une trame de pseudo-confettis, créant la brève illusion de la matière. L'oeil freine mais ne s'arrête pas, il passe de cette personne calée dans sa lecture, au frétillement des lumières de la ville.

La nuit passe et le jour point son nez, les extérieurs réapparaissent et nous rappelle que ce parcours traverse parfois de grandes étendues, où le paysage urbain fait sens commun. Je regarde cette "falaise" de pignons continus, et avec les portes qui s'entrouvent, le vent froid se mêle aux premiers rayons chauds pour nous rappeler une étendue maritime.

La plaine du Tempelhof est un grand marais, ou alors une clairière chargée d'histoire, le ciel béant met en valeur les silhouettes d'immeubles. Ces derniers se suivent et se rapprochent, se regroupent et créent une forme d'unité urbaine qu'il est difficile à décrire comme telle. Nombreux sont les pignons de façades aveugles témoignant de traces des bombardements et des besoins de mise à distance liés au Mur. Sans oublier que le Ring, en hauteur, comme d'autres lignes du S-Bahn, exposent par ces hauts pans de murs, les graffs, les tags, les fresques d'une nouvelle culture urbaine participant à cette définition d'un paysage urbain. Le Berlin d'aujourd'hui est chargé d'histoire. Il s'expose à la vue et se transporte, nous en sommes témoins. Avec la matinée et fort de cette réflexion sur la vérité en mouvement, je me plais à laisser parler les vides et à ne pas tout dire sur le papier : je ne veux plus terminer ces dessins et je ne veux plus m'arrêter de dessiner.

« La littérature sur le Ring » est un projet artistique un peu fou : le 7 février 2015, plusieurs écrivains de différentes nationalités vont écrire en direct pendant 24 heures. Toutefois ils ne vont pas se livrer à cette expérience depuis le confort de leur bureau, mais depuis les transports en commun... Et même, pour être précis depuis la mythique ligne de S-bahn qui fait le tour de Berlin, la Ringbahn ! Les textes en français, en allemand et en italien seront à découvrir à partir de ce site et à commenter au fur et à mesure de l'écriture. Autour de ce défi littéraire, plusieurs surprises vous attendent ! A découvrir ici, sur la page

Facebook du « Zèbre sur la langue » ou via Twitter.

ESSAIS / RECHERCHES

Viande avec ou sans herbe ?

UN EXEMPLE DE LIENS ENTRE POLITIQUE AGRICOLE ET PAYSAGE

Devant le constat qu'il faut « 200 g de pétrole pour 1 kg de blé, 6 kg de pétrole pour 1 kg de viande », la solution simple et évidente qui paraît s'imposer est de mettre moins de viande dans nos assiettes pour réduire notre empreinte écologique.

Par Claude Janin, JUILLET 2015



UN EXEMPLE DE LIENS ENTRE POLITIQUE AGRICOLE ET PAYSAGE

Devant le constat qu'il faut « 200 g de pétrole pour 1 kg de blé, 6 kg de pétrole pour 1 kg de viande »^[1], la solution simple et évidente qui paraît s'imposer est de mettre moins de viande dans nos assiettes pour réduire notre empreinte écologique. « Plusieurs personnalités françaises, dont les politiques Corinne Lepage et Yves Cochet, l'écologiste Allain Bougrain-Dubourg et le botaniste Jean-Marie Pelt, ont observé à Copenhague une "grève de la viande". Leur message : l'industrie de l'élevage est une "aberration" qui produit des dégâts considérables sur l'environnement. Un repas avec viande et produits laitiers équivaut, en émissions de gaz à effet de serre, à 4 758 km parcourus en voiture, contre 629 km pour un repas sans produits carnés ni laitiers. Pour protéger la planète, il est donc aussi efficace - sinon plus - de se priver de viande que de rouler à vélo ou de baisser le chauffage. »^[2]

Le débat sur veaux, vaches, cochons, volailles dans notre alimentation couve et pointe de ci de là dans les discussions sur l'effet de serre et notre avenir sur la planète. « *Le rendement thermodynamique de l'animal est mauvais puisqu'il faut en moyenne 7 calories d'origine végétale pour obtenir 1 calorie sous forme de viande.* »^[3]. De fait, les protéines animales représentent 62 % de nos apports protéiques, et si près de 80% des surfaces agricoles françaises sont mobilisées pour satisfaire les besoins alimentaires des troupeaux, le marché mondial entre également en jeu pour une part importante. « *Les pays riches doivent puiser dans les réserves des pays du Sud pour assurer leur consommation actuelle de viande en recourant aux importations. Ainsi, les européens importent par exemple 75% des protéines végétales qu'ils donnent à consommer à leurs élevages, du soja américain essentiellement, notamment des tourteaux d'Argentine et du Brésil.* »^[4].

Des paysages sous l'influence directe des marchés : de l'autarcie, au panier de la ménagère, puis aux panels de l'aménageur

Derrière nos choix entre l'origine animale ou végétale de nos aliments se profile la question des surfaces agricoles nécessaires pour les produire. Elle se pose quantitativement, dans la répartition entre surfaces consacrées à l'alimentation animale et celles consacrées directement à l'alimentation humaine. Elle se pose aussi qualitativement entre des surfaces cultivables, offrant par leur potentiel agronomique un large choix de productions possibles, et celles à fortes contraintes (pente, humidité, pierrosité) et où seules les prairies permanentes pour l'élevage sont envisageables. « *Cette situation est lourde de conséquences sur l'utilisation des sols et l'émission de gaz à effet de serre. En effet, 80 % des surfaces agricoles en France sont utilisées pour l'alimentation animale dont 35 % seulement provient des prairies permanentes.* »^[5]. Nos habitudes nourricières ont ainsi un impact non seulement économique, mais encore spatial, et l'histoire montre combien nos modes de production et de consommation alimentaires influent sur nos paysages. Le vingtième siècle à lui seul a vu au moins deux changements plus ou moins remarquables.

Jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle les modes de vie majoritairement autarciques vont de pair avec une généralisation de la mosaïque polyculturelle. Avec la nécessité de subvenir aux besoins alimentaires de base, on produit un peu de tout où que l'on soit. Même en moyenne montagne comme sur les Balcons de Belledonne, les moindres parcelles de replat sont labourées pour produire blé, pommes de terre, légumes, afin de satisfaire les besoins de la famille, du village, voire les bonnes années de la ville proche. Les prairies, souvent sur les surfaces plus pentues ou humides, assurent l'essentiel de l'alimentation du bétail. Comme au Pinet d'Uriage dans les Balcons de Belledonne, la mosaïque locale est à l'image d'une agriculture autarcique.



Photos 1 et 2 : Evolution du paysage du Pinet d'Uriage (Balcons de Belledonne - Isère) entre 1905 et 2002 ©coll.CJ

Dès le milieu du vingtième siècle, la modernisation de l'agriculture correspond à son inscription croissante dans l'économie de marché et à l'allongement des circuits commerciaux. Avec le développement des échanges, le caractère quantitatif de la productivité pour satisfaire le panier de la ménagère prend le pas sur le besoin local d'une diversité de productions. Paradoxalement, cette période souvent cataloguée comme celle de la banalisation des paysages à cause essentiellement des styles architecturaux qui s'homogénéisent et des disparitions de nombre de structures paysagères, voit se produire leur relative différenciation des paysages. Plus que de différenciation, qui laisserait entendre des spécificités liées à chaque terroir, il serait plus exact d'ailleurs de parler de spécialisation selon de grandes catégories d'espaces, sous l'impulsion d'une technicisation et d'une « mise en marché » croissantes de l'agriculture. Les montagnes affirment leurs herbages tandis que les cultures s'imposent dans les plaines. La forte mécanisation et productivité inhérentes à ces dynamiques ont pour conséquence une marginalisation et un enfrichement des surfaces les moins mécanisables ou les moins productives. « Ces friches soulignent dans le paysage la fin de l'expansion de l'espace agricole amorcée mille ans auparavant. La satisfaction des besoins alimentaires vitaux dans les sociétés industrielles et l'accroissement de la productivité des systèmes de production font que l'agriculture n'a plus besoin de toutes ses surfaces. Les friches agricoles de la déspatialisation sont ainsi celles du resserrement de l'activité agricole. Or, ce processus de déspatialisation est aussi valable pour les friches urbaines ».^[6] Les dynamiques d'enfrichement produisent en montagne ce qu'il est convenu d'appeler des fermetures des paysages par progression des boisements.

Le panel de l'aménageur s'en mêle

Ces changements illustrent combien les paysages de la logique de marché laissent de côté des pans entiers des enjeux autres qu'économiques. C'est ce qui, entre autres, justifie dès la fin du vingtième siècle la montée en puissance des politiques publiques d'aménagement, politiques plus correctives qu'anticipatrices. Elles viennent corriger au moins en partie des évolutions perçues comme négatives par les acteurs publics, ou le public tout court. Des aides financières pour limiter les chargements en animaux, réinvestir les prairies abandonnées permettent aux agriculteurs de montagne de valoriser à nouveau des surfaces délaissées, que ce soit en moyenne altitude ou sur les alpages. Les procédures successives, allant des « Plans Locaux de Gestion de l'Espace » régionaux aux « Mesures Agricoles Environnementales et de Climat » d'aujourd'hui en sont des illustrations. De même les Lois Paysage, Solidarité et

Renouvellement Urbain viennent au début du vingt-et-unième siècle compléter la boîte à outils des aménageurs, constituant un tournant où les politiques publiques cherchent à compenser les lacunes et déséquilibres de la « loi du marché ».

Paysages localisés ou paysages mondialisés

Ainsi, les acteurs locaux ou les aménageurs ont une influence directe sur les paysages... par l'arrachage ou plantation de haies et d'arbres, la construction d'infrastructures, les politiques d'urbanisation, les stratégies agricoles ou forestières... pour autant sont-ils totalement maîtres du jeu ? En Octobre 2014, lors des « Journées de Bibracte » organisées par le PNR du Morvan et le Centre Archéologique de Bibracte, les acteurs du territoire se sont réunis pour des lectures collectives du paysage. L'un d'entre eux commentait ainsi l'intrication de hameaux, forêts et prairies qui s'offraient à nous sur le versant d'en face : « *Je vois un paysage de la mondialisation... les broutards qui sortent de nos prés partent pour l'Italie, et le bois de nos Douglas sont vendus en Chine... le devenir de ce paysage dépend d'eux et des grandes filières économiques qui régissent la commercialisation* ». Au-delà des stratégies et pratiques directes des habitants et acteurs locaux, des liens plus subtils se tissent ainsi entre les dynamiques spatiales et les logiques des marchés économiques, qui font que le futur d'un paysage peut échapper à ceux qui y vivent. Il n'en va pas de même dans des terroirs où les acteurs s'approprient la valorisation de leurs ressources. Dans certaines vallées alpines, du Massif Central ou de Franche-Comté, les organisations économiques agricoles se structurent autour de coopératives locales et de productions spécifiques aux lieux, tels le Pays de Thônes pour le Reblochon, ou le Pays de Roquefort. D'une certaine manière, par la maîtrise plus forte de leurs ressources, même si elles sont aussi dépendantes des conjonctures économiques, les acteurs y accentuent leurs marges de manœuvre dans la maîtrise de leurs paysages... et à travers eux de leurs pays. .

Quel équilibre entre prairies et cultures ?

Dans un tel contexte, les orientations de réduction, voire de zéro consommation de viande impulsées à une échelle nationale ou Européenne participent du jeu de mondialisation et tiennent peu compte des contextes locaux, qu'ils soient économiques, sociaux, ou écologiques.

Si l'on raisonne à cette vaste échelle, qu'en est-il aujourd'hui de la « Ferme France » ? Une petite moitié de ses surfaces destinées à l'alimentation animale sont en prairies permanentes. Etant moins productives que les surfaces cultivées, elles ne représentent qu'un tiers de la production des aliments nécessaires aux élevages. (cf tableau 1).

Qu'en déduire ? Réduire d'un tiers la consommation de viande tout en continuant à la produire à partir de céréales et cultures fourragères dans les espaces agricoles à fort potentiel agronomique reviendrait à rendre inutiles les prairies, conduisant à des risques de marginalisation, d'enfrichement et de fermetures de paysages telles que déjà constatées dans le passé. A contrario, moins produire, voire ne plus produire de viande à partir des surfaces cultivables, qui pourraient alors être utilisées directement pour l'alimentation humaine, et le faire en priorité en nourrissant les animaux à partir des herbages par des systèmes extensifs pourrait accompagner une réduction de plus de la moitié, voire des deux-tiers de notre consommation de viande. En outre, cette option permettrait le maintien de la valorisation de surfaces contraignantes, souvent de montagne, pour les quelles l'alternative se résume entre élevage ou forêt. L'option d'une priorité donnée aux systèmes d'élevage extensifs apparaît ainsi comme la plus efficace

en termes de réduction de produits d'origine animale dans l'alimentation humaine, la plus logique en termes de systèmes de production, et la moins influente sur les paysages montagnards.

	En milliers de tonnes de « matière sèche » d'aliments pour l'élevage	En milliers d'hectares	« Efficacité » tonnes de MS produites par hectare
Céréales	38 000	7 000	5,41
Cultures fourragères	36 000	5 200	6,92
Prairies	41 000	11 400	3,59

Tableau 1 : Ressources de l'alimentation animale en 2012 ^[7]

« Comptes de pets (et) rots »

Pour autant, les incidences sur les gaz à effets de serre ne seraient pas dans les mêmes proportions. Les études et expérimentations montrent qu'un ruminant émet une quantité identique de méthane par ses éructations et ses flatulences quel que soit son niveau de productivité. Ainsi, mathématiquement, une vache produisant 7 000 litres de lait par an a moins d'effet sur le changement climatique que deux vaches produisant 3 500 litres de lait par an chacune. Ce critère ne peut être isolé et doit être mis en regard d'autres aspects liés aux effets sur l'environnement des pratiques intensives et des flux commerciaux mondiaux de céréales, de protéines, ou d'intrants. Pour autant, c'est en partant, entre autres analyses, de ce constat que les scénarios Afterre 2050 proposent de rechercher une solution médiane de réduction de production de viande en maintenant une combinaison entre systèmes intensifs (valorisant céréales et cultures fourragères) et systèmes herbagers dans l'alimentation animale. *« les systèmes extensifs le deviennent encore plus, avec un cheptel « tout herbe » qui prendrait une part significative en 2050 (le quart des effectifs), aux côtés de systèmes assez proches des systèmes actuels à la fois performants (7 000 l) et économes (moins consommation de concentrés). »*

Dans ce scénario, les herbages devenus inutiles à l'élevage seraient consacrés à la récolte d'herbe par des hacheuses pour alimenter des méthaniseurs... producteurs d'énergie renouvelable, certes, mais se limitant par la force des choses aux surfaces mécanisables pour les engins de récolte. La concurrence pourrait être forte avec les besoins en prairies de fauche pour les fermes d'élevage. Car celles-ci ne peuvent se suffire de surfaces uniquement pâturables. Elles ont besoin aussi d'une proportion de surfaces mécanisables pour constituer des stocks de foin suffisants pour l'hiver. Amener une concurrence par des pratiques non agricoles sur ces espaces mettrait ainsi en péril l'équilibre et la pérennité de ces exploitations dans leur ensemble... et par voie de conséquence des pâturages sur les surfaces les plus pentues.



Photos : paysages de viande des Monts du Beaujolais et du Dauphiné ©ClaudeJanin

Ainsi, réduire la consommation de viande de manière significative soulève des possibilités variées quant aux orientations agricoles correspondantes, suivant le positionnement où l'on met le curseur dans l'équilibre entre prairies et surfaces cultivées.

Conclusion : quels paysages de nos assiettes ?

Les interrelations entre paysages, environnement, production et alimentation sont une évidence. Inciter à la réduction de consommation de viande n'est ainsi qu'un des aspects, certes pas le moindre, dans les choix de modes de vie qui en découlent. Car suivant les types d'agriculture choisis pour y parvenir, et les types de surfaces et de régions agricoles valorisées, les effets paysagers seront différents. Ainsi, le choix de réduction de consommation de produits d'origine animale dans l'alimentation humaine est un élément de contexte et de conjoncture... mais les choix des formes d'agriculture pour les produire est éminemment politique, et, comme dans l'histoire, offriront une plus ou moins grande marge de manœuvre aux acteurs locaux pour valoriser leurs espaces agricoles et produire leurs paysages. Soit libre cours est laissé à la loi du marché et il y a de fortes chances que les productions animales continuent à être produites sur les espaces cultivables à fort potentiel agronomique, entraînant une marginalisation et un abandon progressif par l'agriculture des surfaces en prairies... sauf dans les terroirs comme ceux d'AOP où les acteurs locaux réussissent à maintenir une valeur ajoutée à leurs produits. Soit une politique volontariste conduit à une mise en cohérence entre des surfaces cultivables de fort potentiel agronomique réservées en priorité à des productions végétales directement pour l'alimentation humaine, et des surfaces de prairies permanentes consacrées aux élevages. Sans vouloir en préjuger, et simplement pour contribuer à poser les termes du choix, la première option reste dans la logique actuelle des marchés, mais paraît moins efficace en termes environnementaux, et surtout réduit les marges de manœuvre des acteurs locaux des terroirs de fortes contraintes agronomiques qui ne peuvent qu'être herbagers. Ainsi, même si les réflexions sur un meilleur équilibre entre ressources végétales et animales dans l'alimentation humaine sont pertinentes et judicieuses, leurs conséquences si l'on n'y prend garde pourraient être la fermeture de nombreux paysages... après liquidation des derniers stocks d'herbe.

POINTS DE VUE / OPINIONS

Espace public ?

Actuellement, on parle abondamment de ce qui se passe dans l'espace public, des aménagements qui sont réalisés par différents corps de métier pour « embellir », améliorer ou transformer l'espace.

Cependant, on constate aussi, dans la pratique de notre métier, que ces nouveaux aménagements reflètent également une nouvelle conception de l'occupation de l'espace public.

Un espace public qui au bout du compte, n'a plus de public que le nom...

Par Anaïs Jeunehomme, JUILLET 2015



Qu'est devenu l'espace public ?

Actuellement, on parle abondamment de ce qui se passe dans l'espace public, des aménagements qui sont réalisés par différents corps de métier pour « embellir », améliorer ou transformer l'espace. Cependant, on constate aussi, dans la pratique de notre métier, que ces nouveaux aménagements reflètent également une nouvelle conception de l'occupation de l'espace public.

Un espace public qui au bout du compte, n'a plus de public que le nom.

Ma pratique professionnelle me donne à voir de ~~très~~ nombreux exemples où l'espace public sur lequel je dois intervenir n'est, au bout du compte, pas à destination de tous les publics, ce qui m'amène à m'interroger. Les liens étroits qui unissent politique et aménagement du territoire prennent aujourd'hui

des tours plus que discutables.

Que penser, lorsque l'on entend que tel maire a fait « ramasser » les personnes sans domicile fixe de sa commune pour les « déposer » dans la campagne environnante afin de les évacuer des rues de sa cité ? Que penser, lorsque le même édile établit une loi visant à interdire la mendicité dans sa ville ?

On serait tenté d'imaginer qu'il y aurait deux types de citoyens. Les citoyens de « seconde zone » étant les personnes à la marge, car, dans l'incapacité de consommer. Le citoyen « véritable », avec sa belle étiquette AOC, serait celui qui adhère et participe au système financier global en dilapidant ses deniers.

Où il est question du banc

Le concepteur se retrouve aujourd'hui à devoir travailler sur des mobiliers urbains qui visent à limiter ou interdire des usages.

Un des exemples les plus flagrants étant celui des bancs.
Aujourd'hui, on tend purement et simplement à leur suppression.

Pour quelles raisons ? Mais parce que des personnes sans domicile pourraient s'y installer ou encore des « jeunes » s'y regrouper ! On notera que cette politique a été initiée dans les couloirs du métro parisien, où d'assises collectives le mobilier a évolué vers des assises individuelles. Mais l'espace du métro parisien ne relève pas véritablement du domaine public c'est un espace privé dans lequel le public se retrouve et chemine ensemble, après s'être acquitté d'un droit d'accès.

A bas les bancs, lieu de villégiature de *persona non grata* !

Heureusement que Georges n'est plus là pour voir tout cela ! Que vont devenir les amoureux des bancs publics ?

Mais si, finalement (voir miraculeusement), l'idée du banc est acceptée par la municipalité, il faut y adjoindre tout un attirail « anti » et des dimensions bien particulières...

Le cahier des charges se dresse ainsi :

Dimensions :

- Faire une assise trop courte pour éviter qu'on puisse s'y allonger
- Mettre deux accoudoirs à chaque bout afin de renforcer l'impossibilité d'adopter la position couchée
- Mettre de nombreux accoudoirs, pour éviter que les skateurs ne viennent y tenter leurs exploits sportifs.

Matériaux :

- éviter le bois - car ça brûle facilement –
- éviter les surfaces lisses - car ça se tague facilement –
- éviter les dossiers, bien trop confortables ! Des personnes risqueraient de s'y attarder trop longuement...

Mais rassurez-vous, on peut constater que, très souvent, la mise en place d'un banc est tout simplement hors de question ! Ce qui conduit à un allègement sensationnel du cahier des charges !

Ces questions de mobilier prennent, à mes yeux, un aspect totalement ahurissant lorsqu'il s'agit de l'aménagement d'un parvis de gare en centre-ville : pas de banc sur un espace dégagé, sur un espace d'attente ? Cela relève de l'hérésie et d'un manque total de respect de l'usager pour lequel nous sommes censés œuvrer, nous autres concepteurs.

Stationnement interdit

Et, dans un autre registre...

Un jour, pour lutter contre les pigeons qui pullulent dans nos villes, l'homme inventa les pics anti-pigeon, à disposer le long des avancées et autres corniches de bâtiments afin de ne pas autoriser leur « stationnement illégal ».

Aujourd'hui, il en est de l'humain comme du pigeon : il dérange. Ainsi, on inventa le pic anti-humain. Bien entendu, vous ne lirez jamais ce nom dans les catalogues spécialisés, cependant c'est bel et bien sa fonction.

Principe identique au précédent, mais dimensions un peu plus importantes. L'emplacement diffère aussi : ce ne sont plus les corniches qui sont « protégées » mais les pieds et les entrées d'immeubles... Et si l'option piquante vous dérange, qu'à cela ne tienne, il y a aussi l'option, un peu datée seventies, des galets scellés dans le béton. Je vois votre air incrédule derrière l'écran !

Mais sachez qu'il est fort inconfortable de s'allonger sur des galets et de tenter d'y faire la sieste (ou d'y passer la nuit)...

Cette effervescence inventive ne s'arrête pas là, l'homme a aussi créé des « parfums » à vaporiser dans des lieux trop souvent squattés. Ces parfums ne sentent pas bons, bien au contraire, leur but est de faire fuir toute personne qui aurait la velléité de stationner trop longtemps à un emplacement déterminé. Le pendant commercial de cette affaire étant le parfum des viennoiseries dans les couloirs du métro le matin, afin d'allécher le consommateur et le faire acheter.

Toujours peu convaincu par ces solutions ? Qu'à cela ne tienne, nous en avons d'autres ! Chez nous, il n'y a pas de problèmes, que des solutions !

Les bandes de « jeunes » qui se regroupent le soir dans les rues vous dérangent ? Nous avons une solution ! Vous apprendrez que le « jeune » a l'ouïe bien plus fine que l'adulte. Aussi, entend-il des fréquences sonores que l'adulte n'entend plus passé 25 ans. Vous me direz, mais où veut-on en venir ? Et bien l'idée de génie est de diffuser, dans les rues, des fréquences sonores uniquement audibles par les « jeunes », sans déranger les « adultes » afin de les faire fuir ! Brillant, n'est-ce pas ?

Toujours sceptique ?

Pour finir, nous avons encore une ultime arme, relativement efficace surtout selon la position géographique - et au vu du réchauffement climatique, c'est une solution d'avenir : l'absence de végétation !

Et oui !!! Quoi de mieux qu'une grande place publique avec une vaste surface minérale et aucun arbre ? Cependant, entre nous, si j'étais un arbre, je ne me réjouirai pas à l'idée de devoir croître dans un tel milieu « hostile », mais en sélectionnant correctement l'essence, j'y parviendrai malgré tout (la nature est pleine de ressources).

Sauf que l'ombre d'un arbre, surtout dans les villes du Sud, bénéficiant d'un ensoleillement généreux, est un lieu opportun pour attendre, se reposer, stationner quand on est un être vivant ! Et ça, clairement, ce n'est pas envisageable. C'est devenu hors la loi.

Ainsi, dans une même logique, haro sur les arbres ! Pas d'arbre, pas de banc : du vide, de l'air, de la perspective !

Quand espace public rime avec vide public

L'espace public devient aussi un milieu hostile à l'homme, qu'il convient cependant de « sécuriser ». Lieu coupe-gorge, il faut y éviter les recoins, il faut le sur-éclairer... Mais n'est-ce pas plutôt la politique générale qui vise à déshumaniser l'espace public engendrant par là-même ces comportements ? Lorsque l'espace ne peut plus être vécu comme un lieu convivial où s'établissent diverses activités, il ne devient qu'un lieu de passage, de transit.

La société « à grande vitesse » dans laquelle nous évoluons tous les jours conduit à traverser les espaces publics, rues, places et autres, pour aller d'un point A à un point B, mais plus du tout à s'y attarder.

Les espaces publics sont aujourd'hui le lieu de deux mouvements antagonistes :

- d'un côté les édiles, élus « démocratiquement », qui n'ont de cesse de chercher à encadrer l'usage de leur espace public, en éditant lois et décrets, pour éviter la propagation de mouvements anarchiques et contrôler les débordements
- de l'autre, un mouvement citoyen, qui voit dans cet espace public un lieu favorable aux échanges, aux rencontres, au partage et au dialogue. Un espace accueillant, à cultiver (voir à ce sujet les actions de l'association les Incroyables comestibles)

Mais n'oublions pas que les aménagements des espaces publics sont financés à l'aide des deniers des contribuables, il semble en conséquence tout à fait légitime que ceux-ci se réapproprient des espaces qui sont aussi les leurs.

Cette prise de conscience collective permettrait plus largement d'éviter l'ensemble des dispositifs décrits ci-avant : si cet espace m'appartient, à moi citoyen, le détruire c'est aussi me détruire. L'occuper paisiblement et le respecter c'est aussi me respecter.

La ville est à ce jour le lieu de résidence de 50% de la population mondiale et on estime qu'elle le sera pour 70% des êtres humains en 2030.

Face à des politiques urbaines qui visent à vider les espaces publics de la ville de ses habitants, l'interrogation pointe.

On nous parle de la ville du mouvement. Mais qui dit mouvement, dit absence d'arrêt. Car un des seuls mouvements qu'on tolère en ville est largement orienté vers le commercial.

Que se passe-t-il lorsqu'on ne met ni bancs ni arbres sur un parvis de place publique dans le Sud de la France ? Quelle est l'issue pour le voyageur, le touriste ou le citoyen ? Il n'a d'autre choix que de consommer, en allant à la terrasse d'un café. La boucle est bouclée. Ou comment le choix des aménagements apparaît comme le soutien d'une logique commerciale.

L'espace public fait campagne

Mais le problème du « renouvellement » urbain pose aussi d'autres questions. Est-il toujours réellement destiné aux citoyens ? On peut s'interroger quand on analyse la nature des aménagements choisis.

Tout me porte à croire à travers quelques expériences, que ce renouvellement est surtout au service de l'ego d'un édile. Le but n'est plus alors d'améliorer le cadre de vie mais de faire des projets qui permettront de se faire réélire.

Ainsi, l'échéance des élections devient celle du projet. Le temps du mandat devient l'unité de mesure du projet urbain. Or, 5 ans, c'est bien court pour lancer des études, engager le dialogue avec la population et réaliser les travaux.

Ces échéances électorales rythment la vie des bureaux d'études qui deviennent autant de valets au service d'un roitelet local. Cela engendre des incongruités et autres irrespects « des règles de l'art ». Ici l'on plantera des arbres en plein mois de juin, quand bien même l'on se trouve au bord de la Méditerranée, là on « détricotera » un marché afin de pouvoir faire des travaux à minima (façon « coup de peinture »), pour que Monsieur le Maire puisse inaugurer à temps. Une inauguration avant ses vacances, ou en période post-électorale.

Et l'on constate, impuissant et désolé, l'argent public (nos impôts) parfois si mal utilisé à cause d'une gestion déplorable, répondant uniquement aux désirs d'égos débordants.

A l'heure où les collectivités courent après les financements et déplorent la perte des subventions publiques, on peut s'interroger sur le fonctionnement interne de certaines municipalités, où l'édile en chef aime (trop) briller de mille feux et pense davantage à sa carrière politique qu'à une utilisation à bon escient des impôts de ses administrés.

Bien sûr, il y a encore des maires et des municipalités qui restent animés par une réelle volonté de service à leurs concitoyens, mais on parle bien peu de ceux-ci. Les feux des actualités brillent davantage pour les stars politiciennes...

Concepteur et éthique personnelle

Je ne cesse de m'interroger depuis lors sur ces questions d'éthique. Pourquoi ai-je choisi d'exercer ce métier ? Assurément pour améliorer le cadre de vie de mes concitoyens, et sûrement pas pour contribuer à

faire réélire un roitelet.

Je constate aujourd'hui avec désarroi que cette vie professionnelle qu'on nous a tant vantée n'est au final qu'une longue suite de compromissions où l'on finit bien souvent par devoir piétiner ses propres idéaux...

ART / PHOTO / DESSIN

Eclats de paysages

Le projet Éclats de Paysage a été réalisé dans le cadre des travaux d'extension de l'Hôtel de Ville de Beaumont dans le Puy de Dôme, avec l'aide du ministre de la culture et de la communication-Drac Auvergne. Il comprend plusieurs pièces implantées dans le parc réaménagé et sur le toit terrasse du bâtiment dont

Éclats de paysage : Blocs de roches naturelles (basalte) extraits in situ lors des terrassements, peints et disposés dans le parc dont ils jalonnent le parcours.

Par Valérie du Chéné, JUILLET 2015





©ValérieduChéné

Le projet *Éclats de Paysages* a été réalisé dans le cadre des travaux d'extension de l'Hôtel de Ville de Beaumont (Puy de Dôme). Il comprend plusieurs pièces implantées dans le parc réaménagé et sur le toit terrasse du bâtiment.

Éclats de paysages : Blocs de roches naturelles (basalte) extraits in situ lors des terrassements, peints, et disposés dans le parc. Ils en jalonnent le parcours.

Air(e)s de repos : Sculptures composées d'un module en contreplaqué peint et d'un panneau en résine monobloc teinté dans la masse. Elles sont implantées au fond du parc, sur une zone formant belvédère sur le grand paysage, et un élément sur le toit terrasse du bâtiment.

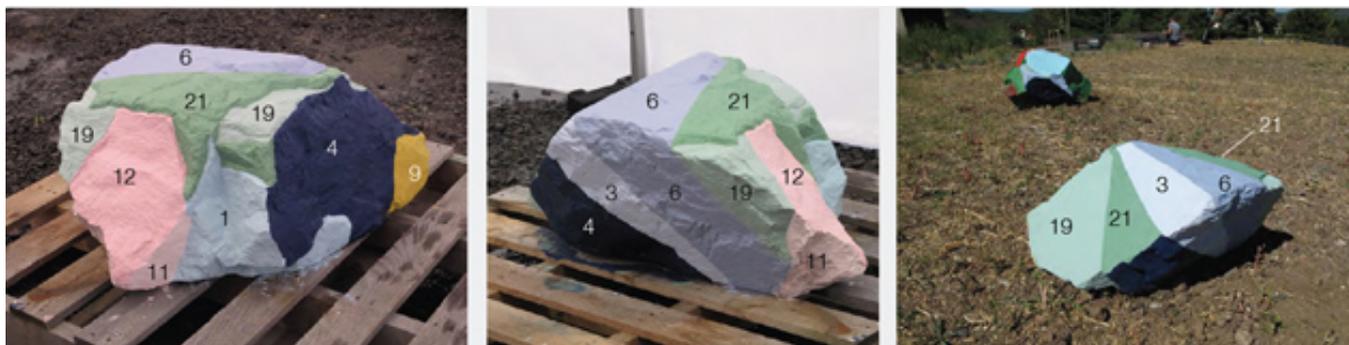


©EliseFahey

Air(e)s de repos et Éclats de paysages - en 2013

Commande publique déconcentrée par la ville de Beaumont avec l'aide du ministre de la culture et de la communication-Drac Auvergne.

Éclats de paysages

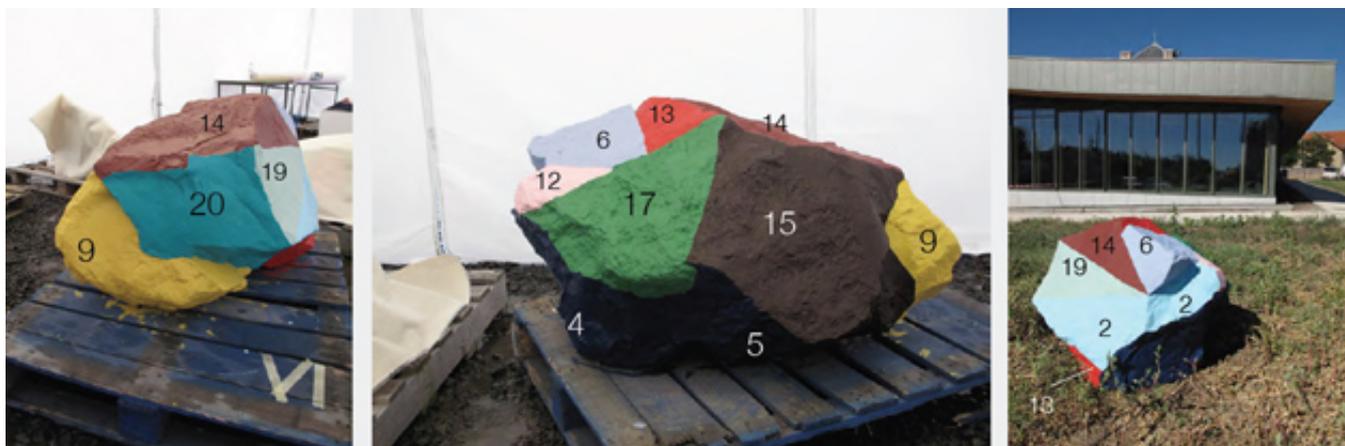


[one_third]

1> SE 1487 Bleu Ontario

2> SE 1491 Bleu Bahamas

- 3> SE 1451 Bleu Antigna
- 4> SE 1884 Bleu Mitario
- 5> SE 1887 Bleu Tongting
- 6> SE 1454 Bleu Victoria
- 7> SE 1599 Vert Carter
- [/one_third][one_third padding="0 0 0 30px"]
- 8> SE1603 Jaune Caravane
- 9> SE 1624 Jaune Ensor
- 10> SE 1669 Orange Navel
- 11> SE 1079 Rose Lilas
- 12> SE 1423 Rose Jacinthe
- 13> SE 1732 Rouge Cahors
- 14> SE 1758 Rouge Basque
- [/one_third][one_third_last padding="0 0 0 60px"]
- 15> SE1788 Brun Labours
- 16> SE 2013 Vert Buisson
- 17> SE 2005 Vert Bangalay
- 18> SE 1990 Vert Ronce
- 19> SE 1524 Vert Estragon
- 20> SE 1976 Vert Tremble
- 21> SE 1551 Vert Catapla
- [/one_third_last]



©ValérieduChéné



©ValérieduChéné

Point de vue.

Texte de Martial DeFlacieux. 2013

Regarder un paysage a l'apparence de la simplicité que lui confère l'assurance d'un point de vue. Le paysage existe d'où on l'observe, il est en ce sens ce qui élimine de la vision le reste de ce qui le compose. Le paysage est son propre fragment. Regarder un paysage c'est découvrir ce qui lui manque et se dérobe. Notre attrait pour les couchers de soleil en est le symbole. La disparition du jour semble faite à son image. D'Epinal, cette image ne peut avoir la force de ce qu'elle révèle tant l'enjeu est de taille ; accepter de voir au delà du paysage, ce qui nous traverse.

De fragment il est question ici, de paysage aussi. Valérie du Chéné s'intéresse à lui, non pas comme on traite un sujet de représentation mais devrait-on dire, en l'abordant. En lui tournant autour, en l'observant ; l'artiste prend ses dimensions. Non pas celles que l'on mesure en évaluant la distance mais celles que l'on découvre cachées, enfouies comme les roches volcaniques présentes dans le parc municipal de Beaumont. Cette façon de questionner le paysage est troublante car elle démontre une paradoxale proximité avec la nature même du paysage, avec son caractère partiellement invisible. Parce

que leurs différentes facettes ont été peintes, ces pierres qui avaient échappé jusqu'à présent au regard et à la lumière du jour se sont dotées d'une éclatante vitalité obtenue par le recouvrement pictural.

Découvrir, recouvrir sont d'usage courant dans la pratique de Valérie du Chéné. Faire apparaître l'objet de son attention en préservant sa force d'évocation semble lui être essentiel. C'est un équilibre ténu d'où se dégage une évidente poésie.

La très grande majorité des formes produites par Valérie du Chéné sont picturales. Considérer les volumes et modules présentés à Beaumont comme des sculptures serait un contresens. Tous deux sont peints et se révèlent véritablement à travers cette opération. Mais considérer le travail uniquement sous cet angle serait incomplet. Le langage, par exemple, préoccupe discrètement mais réellement la démarche de l'artiste. L'inscription sur des notices techniques du nom des couleurs peintes sur les roches provoque à cet effet une lecture inattendue :

Roche N°1

Bleu Ontario

Bleu Bahamas

Rose Jacynthe

Vert Ronce

Bleu Victoria

Tremble

Vert Buisson

Bleu Tongting

Rouge Basque

Il s'agit là de couleurs auxquelles les fabricants de peinture donnent le nom d'îles, de fleurs, de plantes, de lieux. Cela peut paraître anecdotique mais il se passe à l'évidence quelque chose entre les roches basaltiques d'une grande noirceur, leur poids, leur gravité et le fin nuancier de 21 aplats de couleurs aux noms exotiques qui va être utilisé pour les transformer. Les éclats de paysage sont le fruit d'un processus qui les a vu apparaître hors du sol, devenir peinture et se métamorphoser. Ils sont étrangement à la fois partie intégrante du parc, ils en composaient le souterrain et reposent sur lui, mais également et manifestement, pour reprendre l'étymologie du terme, exôtikos, en dehors de lui. (...)

© 2018 Openfield. Tous droits réservés